

Vol. 4 no. 1

Deub.

Philosophie Québécoise

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
DEC 15 1975
BIBLIOTHÈQUE
THÉOLOGIE - PHILOSOPHIE

Phi Zéro

revue étudiante de philosophie

comprenant un texte de

Roland Houde

Nov. 75

Phi Zero

Revue étudiante de philosophie

Comité de direction

Pierre Girouard, François Pageau, Jacques Rioux, Marie-Armelle Thébault, Serge Tisseur.

Comité de lecture

Pierre Girouard, Maxime Lauzon, François Pageau, Jacques Rioux.

La revue PhiZERO s'adresse à tous et en particulier aux étudiants de philosophie du Québec. Publiée sous la direction du Service de documentation du Département de philosophie de l'Université de Montréal, elle paraît trois fois par année académique.

Les textes dactylographiés sur feuilles 8 1/2" x 7" devront être adressés à la Revue PHI ZERO, a/s Service de documentation, Département de philosophie, Université de Montréal, Case postale 6128, Montréal, Québec.

Abonnement annuel.....	\$2.50
Abonnement de soutien.....	\$5.00
Institutions.....	\$10.00
Vente au numéro.....	\$1.00

PHI ZERO est indexée dans le Répertoire analytique des articles de revues (RADAR).

Dépôt légal-Bibliothèque nationale du Québec

ISSN 0318-4412

Sommaire

ESSAIS

- Claude Séguin. Le rapport des dieux au langage..... 5
- Denis Dubois. Commentaire sur L'origine de la géométrie
de Edmund Husserl..... 9
- Jacques Rioux. De l'essence de la vérité selon Heidegger 19
- Jean-Louis Le Scouarnec. Je joue donc j'existe (Ludo ergo
sum)..... 25

PHILOSOPHIE QUEBECOISE

- Roland Houde. Fantaisie. Des textes et des hommes, 1940-
1975..... 41
- Roland Houde. L'Inquiétante étrangeté..... 61
- Pierre Bellehumeur. Philosophie..... 63
- Marie-Armelle Thébault. Qu'est-ce que la philosophie?... 65
- Michel Collins. Le plaisir du miroir ou la philosophie
d'hier..... 69
- Germain Beauchamp. Lettre à Sophie A. ou Etrangetés phi-
losophiques sur le Devenir Québécois. 75
- Richard Léonard. Lettre ouverte..... 85

11/11/11

Dear Sir,
I have received your letter of the 10th inst. regarding the matter of the...

The enclosed documents are for your information and are not to be used for...

I am sure you will find the information contained in the documents...

Yours faithfully,
[Signature]

Very truly yours,
[Signature]

Enclosed are the documents mentioned in the above letter.

Le rapport des dieux au langage

La naissance de l'homme coïncide peut-être avec le fait qu'il a su se reconnaître, après avoir reconnu toutes les choses qui l'entourent. Auparavant, il n'avait que la connaissance des choses et cette connaissance même le liait. Connaître, c'est prendre contact, adhérer, mais sans expliquer.

La reconnaissance ainsi va plus loin. C'est prendre distance. Seconde naissance et seconde connaissance sont comprises. C'est dissocier pour mieux poser. La difficulté, une fois que tout a été délié, dissocié, est de rassembler, de relier de nouveau. Dans l'intervalle, le sujet séparé de tout prend apparence de mort: il n'est rien et semble plongé dans une profonde léthargie.

Pour le mouvement du retour, quel est le moyen terme à utiliser? Moyen terme, parce que la reconnaissance se fait à distance. Le fait, c'est redonner l'existence au même mais différente. De façon différente veut dire maintenant par la différence même. La différence: c'est ce qui secoue proprement la léthargie née de la rupture; c'est le recouvrement d'une existence propre qui n'est jamais celle de l'autre.

Essais

Tout ceci ne pouvait se faire que par l'intermédiaire de quelque chose d'autre. Cet autre, c'est le langage: cette chose qui n'est rien par elle-même mais donne son existence à toute et fait l'homme; ce passage qui filtre tout mais qui n'a de commun rien de ce qu'il nomme.

Ma voilà entré dans le sujet vif de l'esprit: voilà comment l'homme se reconnaît à lui-même, voilà comment il apprend par le langage à se dissocier de tout et à marquer tout de son sceau.

*** * ***

Il y a bien des foras du langage: allant de

CHICAGO

Le rapport des dieux au langage

La naissance de l'homme coïncide peut-être avec le fait qu'il a su se reconnaître, après avoir reconnu toutes les choses qui l'entourent. Auparavant, il n'avait que la connaissance des choses et cette connaissance même le liait. Connaître, c'est prendre contact, adhérer, mais sans expliquer.

La reconnaissance ainsi va plus loin. C'est prendre distance. Seconde naissance et seconde connaissance sont comprises. C'est dissocier pour mieux poser. La difficulté, une fois que tout a été délié, disséqué, est de rassembler, de relier de nouveau. Dans l'intervalle, le sujet séparé de tout prend apparence de mort: il n'est rien et semble plongé dans une profonde léthargie.

Pour le mouvement du retour, quel est le moyen terme à utiliser? Moyen terme, parce que la reconnaissance se fait à distance. Ce qu'il faut, c'est redonner l'existence au même mais de façon différente. De façon différente veut dire maintenant par la différence même. La différence: c'est ce qui secoue proprement la léthargie née de la rupture; c'est le recouvrement d'une existence propre qui n'est jamais celle de l'autre.

Tout ceci ne pouvait se faire que par l'intermédiaire de quelque chose d'autre. Cet autre, c'est le langage: cette chose qui n'est rien par elle-même mais donne son existence à toute et fait l'homme; ce passage qui filtre tout mais qui n'a de commun rien de ce qu'il nomme.

Me voilà entré dans le sujet vif de l'esprit: voilà comment l'homme se reconnaît à lui-même, voilà comment il apprend par le langage à se dissocier de tout et à marquer tout de son sceau.

*** * ***

Il y a bien des formes du langage: allant de

la musique à la géométrie en passant par le chant, la danse, la peinture et j'en passe. On aura compris que je me borne ici à cette forme qui est la parole dite et écrite. Peut-être est-ce parce que dans son vocabulaire elle sait pratiquement comprendre presque toutes les autres, ou est-ce parce que c'est la plus employée, ou plus simplement parce que je me sers des mots.

Mais, fait à remarquer, que j'écoute une musique que je regarde un ballet, que je me concentre sur un problème de géométrie: il y a quelque chose de commun à toutes ces formes. Si je choisis la géométrie, c'est que je veux ramener le tout dans des formes qui me conviennent et que je puisse comprendre, quoique imparfaitement; si je choisis la danse, c'est que je veux donner à mon corps l'espace qu'il n'a pas, les ailes qui lui manquent; si je choisis la musique, c'est pour traduire les impressions qui éclatent au-dedans, transmettre les atmosphères qui portent en elles tout un lot de sens. C'est par ces volets que s'ouvrent les lieux du dépassement.

Mais dépassement de quoi et comment? Dépassement de l'angoisse dans l'angoisse, du désir par le désir, du besoin dans le besoin. Le langage ramène à la forme mais pour la faire éclater. Par les mots je possède la chose, elle ne me possède plus: j'y exerce mon pouvoir. Autrement, je m'y perds. Pour mieux voir et mieux comprendre, on peut ici prendre exemple dans le théâtre de Tremblay. Chacun de ses personnages vit dans l'angoisse, le désir et le besoin qui sont bien particuliers à ce milieu, mais aucun ne peut s'en échapper dans son incapacité de le dire (ce milieu), tout simplement parce qu'il ne possède pas les mots.

Pourtant cela va plus loin encore, car il faut savoir faire parler les mots. Les choses sont à dire, mais d'une certaine façon. "Le langage est un instrument à penser" comme dit Alain, et c'est dans la façon de lier les mots les uns aux autres que se trouvent les idées. Cela je m'en rends compte lors que je découvre un sens au propos que je tiens.

*** * ***

Commentaire sur L'origine de la géométrie

Voilà quel est ce rapport des dieux au langage. Parler de la façon à faire éclater le sens, dire de manière à faire sentir son désir. Il faut que toute action soit d'abord pensée sinon elle retombe inachevée, ainsi du désir qui s'il n'est réalisé retombe. On sait depuis la découverte de la psychanalyse que l'inconscient parle. Cela n'est pas assez car le pouvoir pour s'exercer doit s'affirmer au dehors. De la même façon l'homme pour se faire doit assumer la pleine puissance de ses possibilités et cela se fait chez lui par et dans un langage haut et clair.

Quelle est la fonction du langage dans ce rapport? Celle de libérer. Et de quoi faut-il libérer? Du désir, de l'angoisse, du besoin. C'est seulement lorsque ces éléments auront été réduits puis dépassés que l'homme pourra réaliser sa pleine potentialité et sera ainsi libéré.

En pénétrant dans le domaine du langage, nous sommes entrés de plein pied dans celui de la philosophie. Le rapport des dieux au langage, c'est la recherche d'un Dieu discours. Ainsi de Hegel qui sans sa dialectique libère l'esclave par... les mots. C'est l'esclave qui doit se rendre compte de sa supériorité en étant plus proche des choses de la nature que ne l'est le maître à qui tout vient à échapper. Ainsi ce n'est pas un vain mot que celui du Verbe qui se fait chair...

Claude Séguin,
Philosophie,
U. de M.

... et, dans ce cas, il est évident que l'usage de la langue est un acte de violence. C'est pourquoi, dans ce livre, j'ai essayé de rendre compte de ce qui se passe dans la tête de ceux qui parlent. C'est un travail difficile, car il faut être capable de se mettre à la place de l'autre. Mais, si on y parvient, on découvre que la langue est un instrument de pouvoir. Elle sert à contrôler, à manipuler, à dominer. C'est pourquoi, dans ce livre, j'ai essayé de rendre compte de ce qui se passe dans la tête de ceux qui parlent. C'est un travail difficile, car il faut être capable de se mettre à la place de l'autre. Mais, si on y parvient, on découvre que la langue est un instrument de pouvoir. Elle sert à contrôler, à manipuler, à dominer.

... et, dans ce cas, il est évident que l'usage de la langue est un acte de violence. C'est pourquoi, dans ce livre, j'ai essayé de rendre compte de ce qui se passe dans la tête de ceux qui parlent. C'est un travail difficile, car il faut être capable de se mettre à la place de l'autre. Mais, si on y parvient, on découvre que la langue est un instrument de pouvoir. Elle sert à contrôler, à manipuler, à dominer.

Commentaire sur L'origine de la géométrie de Edmund Husserl

Dans ce texte Husserl traite d'une question très précise et dont toute science se doit de tenir compte. C'est à l'ensemble des sciences, et surtout les sciences hypothético-déductives, que Husserl s'adresse. Aussi souvent ses affirmations porteront sur l'ensemble des sciences possibles. Mais ici pour conduire la suite du texte il choisit la géométrie. C'est donc dire que cette dernière a une valeur exemplaire, non pas qu'il faille la définir comme exemplaire, mais bien plutôt que c'est un choix provenant de Husserl. Cette question qui peut se poser à toute science et que Husserl pose à la géométrie est une question d'ordre historique, mais Husserl dira qu'il faut entendre "historique" ici en un sens particulier, qu'il restera à élucider. Par son sens historique cette question devient une question en retour sur le passé de la géométrie. Cette question peut s'exprimer par cette phrase; et je cite: " quel est le sens originaire de la géométrie qui nous est livrée et qui ne cesse d'avoir cours?" Cette question qui, au moment où Husserl l'écrit, fait problème, donne naissance à trois questions qui forment une sorte de partition de ce même problème (1). La géométrie, et celle-ci porte avec elle une valeur exemplaire pour toute autre science, possède un sens. Ce sens est précisément ce qui fait que l'on puisse reconnaître une forme d'activité humaine que l'on appelle "la" géométrie. Ce sens est unique, car même si une activité autre tombe sous la définition de ce sens elle sera alors, et ce par définition, une activité de sens géométrique. Ce sens est aussi l'élément qui fait qu'à travers les diverses élaborations, peut-être apparentes, de systèmes géométriques on puisse encore y reconnaître "la" géométrie, c'est-à-dire l'activité géométrique (2). Ce sens est originaire. Il a commencé, il a été un acte de production de l'esprit humain. Il a été un questionner humain dans un sens très précis, donné au tout début. Ce sens est originaire car il a fallu pour le distinguer, au moment historique

Commentaire sur
L'origine de la géométrie

de sa production, qu'il soit différent du sens originare d'une autre science et de l'ensemble des autres sciences à travers lesquelles il est apparu comme "ce" sens particulier à l'origine de la géométrie. Ainsi "la" géométrie, de par ses diverses élaborations et de par ses diverses compréhensions, est réductible à un sens originare particulier (3). La géométrie s'édifie, elle s'engendre. Son sens se perpétue à travers toutes ses nouvelles formes possibles. L'activité géométrique, en tant que sens précis et originare, se perpétue à travers l'ensemble de tout le développement de celle-ci. On peut reconnaître le sens originare de la géométrie à travers toute l'histoire de la géométrie.

Par géométrie Husserl entend: " toutes les disciplines qui traitent de formes dont l'existence mathématique se déploie dans la spatio-temporalité pure ". Aussi ces formes dont l'origine de sens sert à unifier "la" géométrie, intéressent Husserl d'un point de vue historique. Mais ses recherches sont historiques, comme il le dira, en un sens bien insolite: je cite, ces recherches seront "selon une direction thématique qui ouvre des problèmes de fond totalement étrangers à l'histoire (histoire) habituelle, problèmes qui, en leur ordre, sont aussi indubitablement historiques (historiques)". Ses recherches sont d'ordre historique mais pour bien voir leur différence d'avec les recherches historiques habituelles, il ne s'agira pas d'interroger Euclide ou un Thalès imaginaire de la géométrie afin d'en découvrir l'origine de sens. Et c'est bien ici que l'on voit toute l'importance de comprendre ce qu'est une question en retour, tel que l'entend Husserl. L'origine de sens, comme nous l'avons vu dans la partition de trois éléments que comprenait le problème de sens, se trouve à être présente aujourd'hui dans nos géométries actuelles, ou plutôt dans nos formes géométriques actuelles. Et c'est par elles que nous découvrirons cette origine de sens qui fut au début de la naissance de ce questionner humain-là. Et dès que ce sens originare, qu'est la géométrie, fut né, il sera présent pour

des millénaires, car il possède une authenticité véritable qui a sa propre place dans l'ensemble hiérarchique des productions de l'esprit humain. Voici un exemple pour bien saisir la méthode qui servira à dégager le sens originaire de la géométrie. Une des formes anciennes, parce que lointaines, de la géométrie est celle d'Euclide. Cette forme de géométrie s'est transmise. Et même si nous ne possédons pas des écrits sur le sens qu'a accordé Euclide à sa production spirituelle (de l'esprit) nous n'en sommes pas moins capables d'interroger ce sens à travers ce que nous a laissé Euclide. Cela parce que s'est effectué la transmission de l'origine de sens des formes géométriques Euclidiennes à travers l'histoire, à travers l'ensemble des gens qui les ont comprises et réeffectuées ainsi que transmises et léguées. Aussi l'interrogation de l'origine de sens qui est propre à la géométrie nous est donc encore possible aujourd'hui. Et si nous le dégageons suffisamment clairement, alors le sens le plus originnaire nous sera accessible. Ainsi toute l'activité géométrique actuelle qu'il est possible d'envisager est une tradition au sens d'une suite historique. Et c'est au milieu d'un nombre infini de traditions que s'insère "la" tradition géométrique. Nous produisons différentes traditions, nous en créons et nous en transmettons, nous en tant que peuples passés, avons créé "la" géométrie, nous l'avons transmise, nous la transmettons, et, nous la transmettrons. Ainsi la tradition permet l'enchaînement historique des divers développements de la géométrie, mais qui peuvent toujours s'enchaîner sur le même fond d'origine de sens, fait que ces divers développements ne s'effectuent pas par un lien causal mais bien plutôt par une genèse. Et c'est cette différence, cette distinction entre un développement de type causal et une genèse qui permettra d'entrevoir une solution à un problème qui est très crucial pour Husserl. Cette différence est au coeur même de l'importance des recherches husserliennes. Ainsi la géométrie débute par un premier acquis, mais son développement ne se produit plus par la simple accumulation d'acquis, il se génère, il se structure en une synthèse continuelle. C'est justement le fait que la géométrie, comme toute autre science, possède une origine de sens, ou un sens originaire qui se perpétue, qu'elle peut se

généraliser dans une cohésion structurelle. Cela est évident car si un savoir ne procédait, ne se créait que par simple addition, et même par multiplication d'acquis il ne pourrait alors s'ériger en tant que science, car il ne pourrait être pensé que sous forme d'acquis et il y aurait alors une limite numérique d'acquis. Nous savons que c'est au contraire selon une genèse que se développe une géométrie, et pour toute autre science dont "la" géométrie a une valeur exemplaire, de par le fait qu'on la saisisse comme sens originaire historiquement cohérent.

Le problème crucial dont il est fait mention dans l'origine de la géométrie est sous un certain point de vue un problème relevant de la psychologie, c'est celui-ci: Comment un géomètre qui laisse ses préoccupations géométriques en plan pour vaquer à des occupations du monde de la vie courante est-il capable de revenir aux mêmes préoccupations, laissées en plan précédemment, sans se remémorer ou sans refaire le cheminement intellectuel qu'il a dû effectuer pour acquérir tout le savoir géométrique qu'il a pu accumuler depuis des années? Ce n'est pas un simple problème de mémoire psychologique car, si ce n'était que ça la question aurait tout de suite sa réponse. Mais le point en question est qu'il doit exister un sens global et unique de "la" géométrie, qui dirige l'orientation des recherches qu'effectuent les géomètres. Car un géomètre n'a pas besoin de se remémorer toutes ses connaissances avant de résoudre un certain problème. La question devient plus précise si nous disons, de quelle manière un géomètre a-t-il présent à l'esprit toutes les connaissances géométriques développées depuis des siècles, comment se remémore-t-il tous les théorèmes et tous les axiomes dont il tient compte à chaque résolution de problème qu'il effectue, que ce problème soit neuf ou déjà vu, car s'il a déjà été vu, c'est qu'il a déjà été neuf. Ainsi pour tout acte de réeffectuation il faut que toutes les connaissances forment une totalité telle qu'à chaque acte spirituel (de l'esprit) cette totalité devienne prémisses des actes ultérieurs. C'est ainsi que répond Husserl au troisième élément de la partition du problème principal à savoir: Comment s'engendre et persiste dans le déve-

loppement de "la" géométrie le sens de celle-ci.

Un autre problème soulevé par Husserl est celui qu'il appelle "l'existence géométrique". Nous savons que tout acte de production géométrique vient de la personne qui le produit et que par suite c'est uniquement dans son espace spirituel ; comme le dit Husserl, que se tient le sens présent originaliter dans son "contenu". Or il semblerait possible de supposer que l'existence de la géométrie ne tient uniquement que dans les "espaces spirituels" de pensée intra-individuelle, mais ce n'est pas le cas, car l'existence géométrique n'est pas existence psychique et n'est pas non plus "existence de quelque chose de personnel dans la sphère personnelle de la conscience ; elle est existence d'un être-là, objectivement pour "tout le monde" (pour le géomètre réel ou possible, ou pour quiconque comprend la géométrie). Par là Husserl soulève le problème, tant discuté, des conditions de possibilités psychiques de la science et de sa communication, par delà son élaboration, qui est nécessairement toujours liée à la conscience individuelle. Comment "la" géométrie est-elle pour "tout le monde" ? Quelle est cette objectivité qui la montre vraie pour tout le monde ? C'est à ce monde de culture, à ce monde d'inter-subjectivité dont Husserl s'est si souvent attaché à décrire le fonctionnement, les conditions de possibilité, et son rapport réel à l'individu. Ce qui permet une telle évidence et une telle clarté de la réponse husserlienne sur ce problème, c'est la conviction de Husserl que l'existence géométrique est depuis sa fondation une existence supra-temporelle, et "accessible" à tous les hommes de tous les peuples et de tous les siècles. Malgré le morcellement des sciences, des vérités contingentes et de "chacun sa vérité". Husserl persiste à analyser et à comprendre toute science, dont la géométrie a une valeur exemplaire, comme intention dirigée vers la recherche de vérités perdurantes. C'est pourquoi le texte "l'origine de la géométrie" se retrouve à l'intérieur d'un ouvrage plus vaste intitulé "La crise des sciences européennes". Et par delà cette crise épistémologique Husserl s'intéresse à valider le fait que la géométrie tombe bien sous la catégorie d'objectivité "idéale".

quel qu'il soit en tant qu'homme concret qui produit cette "idé-
 alité" est un objet possible d'expérience et de désignation
 pour tout le monde, comme chose "idéale" dans le monde des choses
 en général, et cela lui confère un pôle intra-subjectif qui

Husserl validera aussi la déduction logique. Il ne cherche pas à valider cette dernière par des processus logiques internes aux déductions mêmes, mais bien par leurs caractères historiques en tant que productions humaines se regroupant dans le temps sous la même origine de sens. Et la déduction sera valable parce qu'elle perpétue l'origine de sens spécifique à toute science. Il suffit pour le géomètre de la connaître pour déduire correctement.

Sur le problème de la communication et surtout de la fonction de l'écriture, ayant traité à la géométrie Husserl mentionne quelques faits intéressants. La fonction de langage, fonction universelle, comme condition de toute possibilité de communication, de toute signification, est supportée par des expressions sensibles qui ont une individualisation spatio-temporelle, par exemple lorsque je dis de ce triangle-ci que la somme de ses angles est égale à 180 degrés. Mais la vraie forme de spiritualité (de l'esprit) la vraie forme de signification, n'est pas individualisation. Ce que Husserl nomme "objectivité idéale" fait naître un paradoxe. Elles ont d'une certaine manière une existence objective "dans" le monde sous des conditions de support par incorporation sensible. Evidemment "la" géométrie ne pourrait s'effectuer sans figures, sans mots, sans nombres, et pourtant il ne nous semble pas qu'il n'y ait que ces mots, ces figures et ces nombres qui constituent la géométrie. Le théorème de Pythagore s'applique à des triangles, il se démontre, il s'explique par des mots, par des figures et des nombres, mais que doit-on montrer si l'on ne veut que démontrer ce théorème. Il ne sert à rien de démontrer le théorème de Pythagore deux fois, l'une à la suite de l'autre. Je n'aurai pas démontré deux théorèmes, mais le même deux fois. Il en est de même pour une géométrie qu'elle soit écrite en anglais ou en français c'est toujours la même. Or sans le phénomène de réeffectuation, comment subsiste ce même qui revient dans chacune des réeffectuations possibles et imaginables. Husserl dira que: "en tout énoncé l'objet thématique, ce dont on parle (mon sens) se distingue de l'énonciation qui, en elle-même, n'est et ne peut

jamais être thème au cours de l'énoncé". Et le thème présent de l'énoncé husserlien dans "l'origine de la géométrie" ce sont les objectités idéales de la géométrie. Et maintenant le problème de "communication" sur le plan objectif, dans les sciences, est cerné de plus près; nous pouvons donc le comprendre mieux dans l'énoncé suivant et je cite: "comment l'idéalité géométrique (aussi bien que celle de toutes les sciences) en vient-elle à son objectivité idéale à partir de son surgissement originaire, intra-personnel dans lequel elle se présente comme formation dans l'espace de conscience de l'âme du premier inventeur? Comment à partir d'une formation intra-subjective, l'incarnation linguistique en vient-elle à produire l'objectif, ce qui par exemple comme concept ou état-de-choses géométriques, est effectivement présent, intelligible pour tout le monde, maintenant et pour toujours, étant déjà accrédité dans son expression géométrique comme discours géométrique, comme proposition géométrique, dans son sens géométrique idéal?" Ainsi Husserl pose la question de l'effectuation du langage humain. Et encore plus précisément, l'effectuation du langage humain scientifique. Et encore là, Husserl reprend tout le cheminement historique de la production originaire par une conscience individuelle jusqu'à son effectuation linguistique sous forme de Théories.

Et c'est le problème central qui préoccupera Husserl dans la seconde moitié du texte de "l'origine de la géométrie". C'est le problème de la production intra-subjective qui devient objective dans son "idéalité"; dans son passage à l'inter-subjectivité. Soit, par exemple, un théorème, n'importe lequel, de la géométrie d'Euclide: la question sera alors de savoir comment s'effectue le passage de la formation intérieure de sens chez Euclide au théorème, étant alors par la suite de son développement, vrai pour tous, en tout temps, pouvant être recompris et communiqué objectivement? Or Husserl dégage un élément de réponse, c'est que le psychique, en tant que psychique de cet homme-ci, est assurément "eo ipso" objectif. Mais cette réponse, comme nous pouvons le voir, n'est pas complète, car cet homme-ci, quel qu'il soit en tant qu'homme concret qui produit cette "idéalité" est un objet possible d'expérience et de désignation pour tout le monde, comme chose "réale" dans le monde des choses en général, et cela lui confère un pôle intra-subjectif qui

vient à faire reposer la question.

La solution de Husserl, qu'il n'est pas dans mon intention d'exposer ici, ne se retrouve pas au complet uniquement dans "l'origine de la géométrie". C'est une question qui déborde de beaucoup ce texte de quelques pages. Néanmoins, des éléments importants sont donnés et suffisamment développés afin d'entrevoir la solution que donne Husserl au problème. Brièvement la présence perdurante des objets idéaux est expliquée par leur fixation dans une sorte de coffre-fort qu'est le langage, surtout écrit, et le fait qu'ils (les objets idéaux) puissent être recompris activement par d'autres. Et Husserl insiste sur l'activité de la re-compréhension, car c'est par cette activité que l'on réussit à dépasser le langage, métaphoriquement à ouvrir le coffre-fort de la signification originnaire de sens, pour atteindre ces "objets idéaux" de façon objective dans leur présence perdurante. C'est ce que Husserl appelle la faculté de réactivation propre à tout homme en tant qu'être parlant.

Par la suite, Husserl nous entretient des diverses modalités de réactivation, tel que, par exemple, la réactivations des évidences premières, les Archi-évidences, comme les aura traduites M. J. Derrida. Ces Archi-évidences, porteuses du sens originnaire dans les grands édifices épistémologiques de la géométrie et des Sciences dites "déductives", se manifestent tout au long de la chaîne des inférences logiques. Et par un retour sur la chaîne des inférences logiques, les questions de sens originnaire nous sont accessibles.

Ainsi, Husserl explique toute l'utilité de rechercher le sens originnaire des sciences, car c'est à partir de celui-ci que l'on pourra élucider avec clarté (1) ce qu'il est convenu d'appeler le "fondement épistémologique" des sciences. Husserl veut réunir la question de l'élucidation épistémologique et l'explication historique aussi bien que l'explication psychologique dans l'ordre des sciences de l'esprit. Husserl nie le dogme de la cassure principielle entre l'origine épistémologi-

que et l'origine génétique.

Finalement, Husserl est d'avis que les affirmations "chacun a sa logique, et par suite son a priori", vaut par exemple pour différents peuples. Mais que l'intention scientifique se veut être définie comme science du "tel-que-cela-a-effectivement-été". Ainsi, toute science, dans son intention méthodologique, se veut apriorique, s'étendant au-delà de toutes les facticités historiques. Et Husserl dira que c'est dans le dévoilement de cet a priori seulement qu'une science peut apparaître comme "aeterna veritas". Ainsi, Husserl conclut sur la problématique de la Raison présente en tout homme en tant qu'"animal rationale". Et que la question la plus importante est celle d'une téléologie de la Raison, d'une compréhension des fins universelles de la Raison.

Denis Dubois

Département de philosophie

Université de Montréal

que et l'origine générale du langage.

Les affirmations de Husserl sont destinées à être comprises et acceptées comme telles. Elles ne sont pas destinées à être comprises et acceptées comme telles. Elles ne sont pas destinées à être comprises et acceptées comme telles. Elles ne sont pas destinées à être comprises et acceptées comme telles.

En philosophie, nous entretenons des diverses notions de la science, par exemple, la réactivation des évidences premières, les Archi-évidences, comme les aura traduites M. J. Derrida. Ces Archi-évidences, portées du sens originelle dans les grands édifices épistémologiques de la géométrie et des Sciences dites "déductives", se manifestent tout au long de la chaîne des inférences logiques. Et par un retour sur la chaîne des inférences logiques, les questions de sens originaires nous sont accessibles.

Ainsi, Husserl explique toute l'utilité de rechercher le sens originelle des sciences, car c'est à partir de celui-ci que l'on pourra élucider avec clarté (1) ce qui est convenu d'appeler le "fondement épistémologique" des sciences. Husserl veut réunir la question de l'élucidation épistémologique et l'explication historique ainsi bien que l'explication psychologique dans l'ordre des sciences de l'esprit. Husserl nie le dogme de la cassure principale entre l'origine épistémologi-

De l'essence de la vérité

selon

Heidegger

Nous véhiculons sous le concept de vérité des comportements qui sont, pour le procès que toute pensée intente à la réalité, décisifs. Quand nous disons cela nous croyons que le concept a autant d'importance que ce soit dans son rapport avec le discours philosophique, scientifique ou artistique. Tous ces domaines manifestent à un degré ou un autre des recouvrements tangibles ne serait-ce que par la volonté d'un certain "vouloir dire" on tombe nécessairement dans des ambiguïtés ou contradictions communes. Ce n'est qu'en tant que chacun exprime une certaine région du réel que la réciprocity s'évapore. La vérité nourrit donc tout discours. D'ailleurs on en a jamais connu jusqu'à date qui est voulu prétendre au mensonge. Car tout discours révèle un monde, effectue une coupure ou si vous voulez ouvre une faille dans laquelle doit s'entrevoir la réalité de ce monde. Dès lors nous nous devons d'interroger ce concept. Et c'est ce que fait Heidegger. Qu'en est-il ? Quelle est son importance réelle ? A quoi permet-il d'aboutir ? Voilà les questions que nous nous posons à la lecture de "L'essence de la vérité" (Questions I , Gallimard)

A l'état brut comment nous apparaît le vrai ? Quelle idée nous en faisons-nous ? Sur un point nos vues sont assez claires: le vrai n'est pas nécessairement la réalité, ce qui est réel. Il ne recouvre pas de l'extérieur toutes choses (sinon comment se défier des apparences) mais il surgit de l'intérieur. Mais nous ne pouvons encore assumer la valeur de ce surgissement. En général donc le vrai nous offre un double caractère: ou la chose est en accord avec ce qu'elle est estimée être ou l'énoncé est vrai lorsque le jugement est en accord avec la chose qu'il juge. Il ressort de ce que nous venons de dire que le vrai dans le langage courant est ce qui est en accord, ce qui concorde. Nous voyons là un comportement

de la pensée qui est assez significatif: c'est-à-dire un mode de réflexion qui infléchit le réel à sa volonté ou à sa réalité à lui. Ce qui fait qu'on ne sait plus trop bien qui concorde, qui est en accord. La pensée ou la chose pensée ? Dans la pensée médiévale c'était plus facilement résolu: Dieu sanctionnant la connaissance et les chemins de l'entendement, la chose ne pouvait faire autrement que d'être en accord avec l'idée qu'on s'en faisait sinon comment expliquer que Dieu aurait pu nous mettre dans l'erreur, diriger nos pensées dans de fausses voies !

De toute façon, dira Heidegger, nous renouons avec la tradition grecque pré-socratique où la conception de la vérité est vue comme adéquation de la connaissance à la chose, car sinon le contraire nous obligerait à une investigation parallèle ayant trait à l'essence de l'homme et à son droit de soumettre l'ordre du réel à son ordre mental (ce que fait le cartésianisme). Même si cette conception est précaire et que nos comportements philosophiques ne s'y adonnent pas toujours gardons la comme point d'appui pour notre recherche.

Mais la conformité de l'énoncé à la chose provient de quel endroit ? N'est-ce pas dans la relation à ce qui nous entoure que se manifestent des ouvertures tangibles ? N'est-ce pas notre comportement qui se voulant le plus ouvert possible fonde cette relation et cette conformité ? Par ce comportement l'énonciation rend présent ce qui déjà se propose et avec d'autant plus de facilité que l'étant en question se dévoile. Ce comportement nous le définissons déjà comme un travail qui se maintient dans l'ouvert de ce qui s'ouvre. La vérité doit donc éclore et de cette présence de l'étant dans l'ouvert et du comportement qui fonde toute possibilité de réalisation de la vérité. L'apérité du comportement est l'essence même de la vérité, ce sans quoi il n'y a pas de vérité possible. Car comment pourrait-on encore envisager la vérité (dans une perspective ontologique) sans bien voir tout ce que ce comportement comporte comme pouvoir de négation des choses dans leur être propre. Nous voulons dire par là que le danger de domination est toujours présent. Ce que l'homme a comme avantage sur les choses c'est que c'est lui qui pense la re-

lation aux choses. Il y a donc un piège et c'est pour cela que Heidegger contre la tradition métaphysique et scientifique accorde autant d'importance au comportement humain.

Maintenant l'apérité du comportement suppose quoi ? Sinon la mise en liberté de ce même comportement: " l'apérité du comportement, ce qui rend intrinsèquement possible la conformité, se fonde dans la liberté. L'essence de la vérité est la liberté " (p.172-173). Il semblerait donc par ce fait que la vérité soit ici ramenée à la subjectivité du sujet humain. Ne nous méprenons pas ! La liberté dont il est question signifie un "laisser-être", une certaine disposition d'un étant particulier (un étant qui pense) en face d'un autre étant (dont on suppose qu'il ne pense pas). Cette liberté se détermine d'elle-même et s'éloigne de ce fait de toute subjectivité car dans l'ouvert de l'étant il n'y a pas possibilité de jeu: c'est l'ouvert qui dispose ! Autrement dit il n'y aurait pas d'ouverture qui serait créée par un comportement dont la liberté se fonderait sur elle-même, c'est-à-dire sur ses dispositions propres. Il y a donc un rapport qui joue dans les deux sens, sans quoi la vérité de ce qui est risque fort bien de rester voilée. Ceci doit nous amener à réfléchir plus longuement sur ce concept de liberté.

Quand nous disons que la liberté est ce qui "laisse-être" l'étant nous sous-entendons par là que la liberté introduit, admet à l'être: permet de s'adonner à l'étant tel qu'il est, et conséquemment au "révélé" de se manifester pour et par un comportement ouvert. L'ouvert se définit lui-même comme le non-voilé, comme le non-voilement de ce qui se propose. L'ouvert se tient toujours à l'entrée d'un monde. Et c'est ce monde qui est cherché. La vérité de ce monde est donc la "conformité de l'énoncé au sens, encore incompris, du caractère d'être dévoilé et du dévoilement de l'étant" (p.176).

Il nous faut dans un premier temps déployer un recul devant l'étant de façon à ce que l'adéquation appréésentative puisse prendre mesure sur lui tout en restant dans son ouverture. Cela donne que tout notre comportement se trouve transposé dans l'ouvert de l'étant et l'essence de la liberté c'est justement cette disposition à l'étant qui se dévoile. La liberté est donc intrinsèque à toute apparition de la vérité. Elle est la condition nécessaire sans quoi la subjectivité du sujet l'emporte sur l'être même de la chose.

Que la vérité soit aussi "autre chose" ne change

en rien le problème. Avant tous les sens qu'on lui prête, la liberté est l'abandon au dévoilement de l'étant comme tel. Ici Heidegger nous amène dans des chemins décisifs. L'homme n'existe-t-il pas parce qu'il s'ouvre au dévoilement de l'étant en totalité et fait entrer les possibilités essentielles de l'humanité historique dans l'Histoire ? Cette conception mesure toute la différence qui nous sépare des autres étants. L'Histoire humaine a un fondement historial et c'est sur ce fond historial que l'homme se représente à lui-même et aux autres étants. Toute cette capacité de la vérité mesure conséquemment le degré et l'exactitude de l'apprésentation. Seulement le danger dont nous avons touché un mot un peu plus haut reparaît de plus belle: si la vérité est la liberté en son essence on peut ainsi ne pas laisser l'étant être ce qu'il est tout en se faisant accroire un comportement ouvert face à l'étant ! Qu'en est-il de cela ? " Dans la liberté ek-sistante du Dasein se réalise la dissimulation de l'étant en totalité, est l'obnubilation " (p.182). Car aussi mystérieux que cela puisse être- et c'est bien là le phénomène extraordinaire- l'étant se présente, se propose, s'ouvre en se voilant. Etrange structure du réel qui veut que tout étant est comme une réaction de pudeur avant de se laisser totalement découvrir. C'est tout ou rien qui se découvrira. La science se contente d'une partie de l'étant: la métaphysique veut le tout de l'étant. Mais "en totalité" apparaît souvent comme ce qui est insaisissable et impénétrable et de cette façon il s'effectue un glissement du "laisser-être de l'étant" dans la mise en ouverture de l'étant au comportement. Il en résulte évidemment que l'apprésentation contourne l'étant. Non seulement le contourne-t-elle mais en plus elle en garde une conscience faussée croyant avoir touchée l'essence de l'étant. A l'erreur s'ajoute l'ignorance de l'erreur. De plus par une certaine insouciance se joint un manque de compréhension ce qui fait que d'une part la liberté perd de vue sa fonction réelle et première détournant l'homme de l'étant appréésenté et que d'autre part l'étant se retire un peu plus dans son antre. Car " l'obnubilation est le caractère de n'être pas dévoilé et ainsi la non-vérité originelle propre à l'essence

JE JOUE DONC J'EXISTE

de la vérité " (p.182) apparaît. Ce que Heidegger nous laisse savoir c'est que l'obnubilation est antérieure à toute révélation de l'étant. Cela ne s'affirme pas du fait que nous avons toujours une connaissance parcellaire de l'étant mais que c'est dans la règle de l'étant d'être obnubilé sans quoi toute notre démarche serait vaine et il n'y aurait pas de métaphysique, de besoins métaphysiques.

On voit clairement comment la réalité humaine engendre la non-vérité originelle. La non-vérité ne fait pas monde à part à côté de la vérité. Ce sont les deux faces d'une même pièce si l'on peut dire. " Le mystère (la dissimulation de ce qui est obnubilé) comme tel domine le "dasein" de l'homme " (p.183). C'est pourquoi nous le répétons dans le laisser-être ce qui est dissimulé se révèle mais en se cachant en totalité. A la limite c'est la vérité de l'Etre qui se trouve être repoussé. Car la vérité de l'étant apparaît dans le champ de la vérité de l'Etre. L'Etre se tient toujours à l'horizon de la vérité de l'étant pour l'embrasser dans sa vérité propre.

Si nous voulons comprendre tout cela, il faut saisir que toute cette ambiguïté vient du fait que l'homme s'en tient à la réalité courante, Par le glissement des choses aux abords de la conscience des choses par le voilement, le dévoilement est, conséquemment, toujours limité à une région de l'étant et souvent la dissimulation tombe dans l'oubli d'elle-même.

Comment appelons-nous ce phénomène particulier qu'est le dévoilement d'un étant quelconque dans l'oubli de la dissimulation propre à tout glissement d'un étant en totalité vers une région du même étant ? Cela nous le nommons errance. L'errance est ce chemin où se poursuit l'erreur, L'erreur n'est autre chose que l'anti-essence de la vérité. L'homme apparaît vite non pas comme l'être faisant corps à l'errance mais étant l'errance elle-même. Dans l'homme l'errance se joue comme fondement de ce qui est lui. L'homme erre et souvent par habitude. Dans l'agitation inquiète du Dasein errer c'est l'errance vue comme un espace de jeu, comme un espace vital. Tout comportement possède sa manière d'errer: l'erreur n'est

pas seulement la non-conformité du jugement mais quelque chose de plus révélateur dans son voilement. C'est dans l'alternance entre le voilement et la dissimulation que s'affirme l'errance. Et ce que l'erreur révèle à l'homme qui éprouve l'errance et le mystère c'est qu'il ek-siste et prend conscience de son ek-sistance: " Du Dasein de l'homme et de lui seul, surgit le dévoilement de la nécessité; et par là l'existence humaine peu se placer dans l'inéluctable " (p.188).

Mais tout cela pose la question suivante: " Qu'est-ce qu'un étant en totalité ? " si nous voulons poser la question première " Quelle est la vérité de l'étant en totalité ? ". Heidegger nous dit que cette question recoupe la question de l'être de l'étant et qu'elle-même dérive de la question de l'Etre (nous avons d'ailleurs posé la nécessité de la question de l'Etre un peu plus haut). Finalement tout cela n'est-il pas la problématique de toute la philosophie et de la métaphysique ? Nous le voyons, la question de la vérité se résout pour le moment dans la conformité du jugement à la liberté ek-sistante du laisser-être: l'origine de ce fondement est dans la dissimulation et l'errance.

Jacques Rioux
Département de
Philosophie, Udm

JE JOUE DONC J'EXISTE

(Ludo ergo sum)

Lorsqu'on parle de jeux, on pense irrémédiablement à l'enfant. Le jeu définit une époque, un moment, un âge. C'est le temps de l'enfant, dit-on. Par extension, l'on accordera peut-être à l'adulte un temps des jeux et l'on parlera même, dans la langue métaphorique, des jeux du temps. De toutes manières, le jeu chez l'adulte est considéré, dans une société normalement et sainement ouverte aux loisirs, comme un après travail. De là l'opposition éternelle entre la vie de l'enfant, expression du non-sérieux, et la vie de l'adulte, illustration laborieuse du sérieux. "Le drapeau-gris du sérieux." Le non-sérieux, visage du parcellaire. Deux mondes en apparence irréconciliables.

Etat de la question: a) L'Être-jeu

Le jeu est un paradigme à signification ontologique par lequel l'être est jeu et sous lequel le jeu devient le lieu de l'être. Le jeu, sorte de faire ludique, serait plus dans la manière de l'homme que dans celle de l'animal. Conscienciation dans l'inconscience, non du comportement, mais de l'origine pulsionnelle de jouer. On peut dire à la suite de ceci que l'on joue parce que l'on est homme. C'est la rencontre de l'être-jeu (un irrationnel) avec l'être-homme ou l'enfant (un rationnel) et l'accord des deux êtres fonde l'unité à conditions multiples du jeu et de l'homme. L'homme par la fonction ludique s'exerce à l'acte d'être et c'est dans le lieu du jeu qu'il exprime biologiquement et psychologiquement le mieux, du moins dans l'enfance, son devoir être, son devenir être. On peut également avancer que l'on est homme parce que l'on joue (cause efficiente du jeu) et par ce que l'on joue (le comment du jeu).

b) Le jeu de l'être

La situation de l'activité ludique pénètre tôt dans l'apparition de l'homme et l'homme se voit dès l'aube de sa naissance à jouer son existence. On le tire hors de l'existence alvéolaire pour le placer dans l'existence à x dimensionnelles extérieures. Premier pas de l'enfant, pas d'adulte. Etre situé. A l'intérieur même de sa cage d'eau, le foetus jouait déjà sa vie. L'entrée dans la vie faite, tout un univers de forces, de pressions, de situations plus ou moins aliénantes sous l'étiquette du culturel et du culturel, engagera l'homme à jouer le jeu, à jouer son existence dans le grand Jeu de l'existence du Monde.

Aporie: Exister, c'est peut-être avant et après tout jouer

Cependant un grand dilemme se pose à notre esprit, celui d'une optation conceptuelle à savoir si tout est jeu ou si rien n'est jeu...

Avec une mentalité cartésienne, l'homme occidental a séculièrement divisé la vie en deux; celle de l'enfant, celle de l'adulte. Pour celle-ci, rien n'est jeu, tout est sérieux; pour celle-là, tout est jeu, rien n'est sérieux. Il serait indécent, dans la mentalité moderne actuelle et devant la grande affaire sérieuse de la vie, de stipuler que tout est jeu. Je dirai plutôt que le jeu est dans tout et que tout est dans le jeu. Ne rencontre-t-on pas souvent dans le galbe du langage des expressions déjà toutes cristallisées comme les jeux de la Passion, de Notre-Dame, le jeu de la bourse, de la politique, "donne-moi du jeu", etc? Pourquoi ne pas accoler près de ces jeux sérieux ... le jeu de billes, le jeu des chiffres, le jeu de cache-cache? Dire que rien n'est jeu, c'est avouer le monde le plus effrayant que je connaisse. Tout est sérieux, tout est déterminé. Un monde, un univers ossifié où rien n'est à découvert, même pas l'inspiration, même pas la liberté. Je dirai plutôt que le jeu, produit d'une pulsion et cette pulsion causée par un état de tension (insécurisation), poussée libidinale, sentiment d'infériorité, serait à ce titre déterminé, et, par le fait même non libre,

c'est-à-dire sur le plan psychique ou ce que l'on appelle le sous-bassement du Ça. A ce moment-là, rien n'est jeu, puisque le jeu serait une espèce de projection d'un état d'âme, le produit purement psychique d'une activité neuro-motrice. Nous aurons à examiner plus loin ces apories, lorsque nous rapprocherons là, une ou les causes de la fonction ludique chez l'homme. Pour satisfaire notre inquiétude, on pourrait déjà esquisser la théorie que l'angoisse est une des prémisses du jeu et que le jeu, à son tour, liquide l'angoisse.

LES JEUX DE L'ETRE (Les jeux de l'homme)

Après avoir posé l'état de la question, il nous reste à savoir à quelles sortes de jeux l'être joue et à déterminer par la méthode (ici structuraliste) quelques grandes classifications traditionnelles des jeux et des sports. A n'en retenir que quelques-unes, il faut mentionner à coup sûr, la classification de Stern, de Piaget, de Bühler, de K. Groos, de Claparède, de Stanley Hall, de Quérat, de Buytendijk, de Schiller, de Spencer, de Château, de Caillois, de Huizinga, et de combien d'autres.

La plupart de ces analystes de la fonction ludique ont fait précéder ou suivre leur classification d'une définition du jeu se voulant surtout, cette définition, invariable. Dans le prochain paragraphe, il y aura lieu de poser une définition déjà reçue chez quelques grands pédagogues et philosophes et de faire surgir une autre définition qui, balançant entre la hardiesse et la fragilité d'une hypothèse neuve, devrait susciter une interrogation philosophique quant au pourquoi et au comment du Jeu chez l'animal, chez l'enfant et chez l'homme.

La classification de K. Groos, psychologue et philosophe allemand (1861-1946) se voulait sérier les jeux selon les tendances ou, si vous le voulez, selon leur contenu. Claparède qui l'a suivi catégorisait les jeux en deux:

1) les jeux d'expérimentation ou jeu des fonctions générales, 2) les jeux des fonctions spéciales. Piaget se demande où ces deux psychologues placent-ils le jeu de billes dans leur classification. François Quérat veut fonder une classification sur l'origine des jeux (recherche des prémisses du jeu). Selon lui, les jeux se distinguent en trois catégories: 1) les jeux d'hérédité (lutte, chasse et poursuite), 2) les jeux d'imitation (jeux de survivance sociale, jeux d'imitation directe), 3) les jeux d'imagination. Que signifient, se demande encore Piaget, ces jeux d'hérédité? Hypothèse aventureuse, ajoute le pédagogue suisse.

La théorie de Stanley Hall et sa fameuse hypothèse récapitulatrice dans laquelle se profile les idées de Darwin (1859), de Tiedman (1787), de Preyer (1852), de William James et de Jung, théorie qui veut que les contenus (intérêts ludiques particuliers à différents objets) et non la structure (forme d'organisation mentale) soient hérités dans l'espèce humaine et auraient pour fonction d'amener l'enfant à se débarasser par le jeu de ses résidus ancestraux, pour lui permettre enfin d'accéder à des stades supérieurs adultes, est encore très en vogue. Lehman et Witty Burk ont rendu stérile cette définition et cette classification héllienne (succession des jeux selon les stades d'âges constants, contenus issus des activités ancestrales, purge de ces résidus ancestraux). Une autre classification, celle de Stern, réduit les jeux en deux catégories simples: les jeux individuels et les jeux sociaux se développant dans une complexité graduelle. Elle aurait pour défaut celui de nettement délimiter ces deux grandes classes. La classification de Bühler répartit les jeux d'enfants en cinq groupes: 1. les jeux fonctionnels (ou sensori-moteurs) 2. les jeux de fiction ou d'illusion, 3. les jeux réceptifs, 4. les jeux de construction et 5. les jeux collectifs. L'accent donné par Charlotte Bühler, ainsi en est-il pour Claparède, a été d'introduire un lien entre le jeu et le travail, conception d'ailleurs fort répandue chez les gens qui opposent enfant à adulte et jeu au travail. Dans diverses sociétés données telles que connues actuellement, sociétés de travail, d'industrialisation, de commercialisation,

de production et de consommation, cette dichotomie jeu et travail se défend bien, mais dans la civilisation très prochaine des Loisirs, dont les débuts sont déjà amorcés dans ce vingt-et-unième siècle, cette disassociation tend à disparaître, comme celle de génération, d'adolescent et d'adulte, d'enfant et de parent, d'enfant et d'adulte. Les normes d'âge, fonction, sérieux et non-sérieux doivent se décarapaçonner et devenir fluantes, transitives sans accuser un terme de finalité et de finitude. J'entends encore une toute petite phrase lancée sur les ondes, il y a deux ans déjà, et qui en dit fort long sur nos modes futurs de comportement: "On s'en va vers un chômage massif et volontaire".

Le nom de Buytendijk rappelle la théorie de la dynamique infantile qui fait que l'enfant ne peut faire autre chose que de jouer. Il joue parce que c'est un enfant et que cela répond à une dynamique propre. L'incohérence sensori-motrice ou mentale, l'impulsivité, l'attitude pathique non gnostique, la timidité à l'égard des choses seraient les quatre chevilles explicatives du jeu chez Buytendijk. La classification de Piaget, directeur de l'Institut Rousseau à Genève, est directement liée à la description de la croissance de l'intelligence chez l'enfant. Les deux processus postulés par l'auteur sont abondamment connus. Faut-il les rappeler? Ils se ramènent dans tout développement organique à l'assimilation et à l'accomodation. Exemple simple, pour le premier c'est l'acte de manger; pour le second, celui de digérer, de se construire et de s'adapter. Donc, complémentarité de ces deux processus. Si l'équilibre se fait entre les deux, une adaptation intelligente s'installe. Dans le cas contraire, si l'accomodation l'emporte sur l'assimilation ou vice-versa, on parlera d'imitation. Voilà le jeu chez Piaget. Assimilation de l'impression avec l'expérience antérieure et adaptation aux besoins de l'individu. Jeu et imitation. Chez Piaget trois périodes principales sous le schème de l'assimilation viennent rendre compte de la fonction ludique chez l'enfant; ce sont les jeux d'exercices, les jeux symboliques et les jeux de règles. Exercice, symbole et règle tels semblent les trois moments successifs des grandes classes de jeux quant à la structure mentale

de l'enfant. Ces trois moments on le sait, correspondent à trois périodes principales du développement intellectuel ou la période sensori-motrice (1 jour à 18 mois), la période représentative d'ordre opératoire (onze à douze ans) entre les deux, la période représentative égocentrique (2 à 8 ans). c'est dans la période sensori-motrice que se situe le jeu. Le fait de répéter pour le bébé jusqu'au moment de traduire cette répétition dans une aptitude (L'assimilation reproductrice), cette répétition devient le précurseur du jeu. Piaget ne suppose aucune pulsion ou impulsion au jeu, puisque selon lui le jeu est un aspect de l'assimilation, c'est-à-dire une forme de répétition en vue de l'harmonisation. C'est en ceci que modestement, très timidement d'ailleurs je diffère d'opinion avec le savant suisse. Le jeu dans mon optique nouvelle de la fonction ludique commence dans un processus d'interéchange chimique. Le jeu, si vous voulez, des échanges bio-chimiques se poursuit dès la naissance sous l'effet de l'angoisse (lutte pour la survie) et s'allonge à travers les âges humains (jeux d'adolescents, d'adultes) jusqu'à la mort de l'homme. Cette réflexion un peu précoce ici dans le présent texte, trouvera son explication dans les paragraphes ultérieurs.

Cependant la solution métaphysique, cosmologique et psychanalytique du jeu que je désire avancer ici, ne contre-carre pas l'étude hautement sérieuse et universellement reconnue du professeur précité. Mon travail demeure toujours une hypothèse, et par cela, essaie non de briser l'armature des stades de développement infantile, mais de poser la condition première du jeu, que je suppose toujours pulsionner par un des instincts le plus fondamental chez l'homme ou celui de survie, de conservation. Ce qui explique une prise de position tout à fait psychanalytique. Au lieu de constater le phénomène-jeu chez tel ou tel enfant, j'essaie de voir pourquoi l'enfant joue pourquoi l'homme joue. Là où l'on parle de phénomène-jeu, je veux voir le phénomène-jeu. Selon Piaget, le jeu semblerait prendre fin à la fin de la période représentative, lorsque l'égo-centrisme se substitue à l'hétérocentrisme. Une autre signification, celle-ci issue du grand-prêtre, si l'on peut dire

en France, des jeux, Jean Châteauneuf divise les jeux en deux grandes classes; les jeux non réglés et les jeux réglés. Ce dernier nous avertit qu'entre ces jeux qui se situent entre la première et la quatrième enfance, il y a souvent contamination, confusion, et que "jouer c'est jouir" chez l'enfant qui par le jeu de l'escalade continue sa montée vers l'Âiné. On ne peut terminer cette trop mince classification sans se rappeler celle de Caillois qui chez les analystes de la fonction ludique a plus d'un crédit. Il a eu le mérite de classer les jeux non pas sur l'instrument du jeu, la qualité principale nécessaire, le nombre de participants ou le climat de la partie, mais selon que prédomine le rôle de la compétition, du hasard, du simulacre ou du vertige. Si l'on joue au hockey, aux cartes, le principe de l'Agôn ou de la compétition est favorisé; si l'on achète à la loterie du Québec ou si l'on gagne aux courses hippiques, on entre dans la catégorie de l'Aléa ou du hasard; si l'on interprète Andromaque ou si l'on imite Batman ou Tarzan, on fait appel au Mimicry ou le simulacre; enfin, si l'on fait de la trampoline ou l'on descend sur la rampe d'un escalier, disons, si l'on fait du parachutisme, c'est l'Ilinx ou le vertige que l'on évoque ou invoque. Les deux points extrêmes, en tenant compte de ces grandes activités sous lesquelles se fondent une immense catégorie de jeux, et lesquelles également tout en s'opposant se divisent d'un côté en fantaisie, turbulence et improvisation et de l'autre côté en besoin de discipline, de convention arbitraire, aussi de patience et d'habileté s'appelleront *paida* et *ludus*. Voilà la carte ludique de Roger Caillois, sa classification générale.

L'ETRE-JOUANT (l'homme en jeu)

Après avoir examiné quelques grandes classifications ou structures globales des jeux, il nous reste à faire le recensement de quelques définitions classiques admises chez les pédagogues, les psychologues, les sociologues et les philosophes qui se sont préoccupés de cette question tout à fait moderne qui de nos jours fait partie de la terminologie philosophique et s'instaure comme une interrogation au même titre que le pro-

plème du mal, de la souffrance, du destin, de l'immortalité ou du bonheur. La notion du jeu est digne d'un questionnement philosophique.

J.J. Wunemberger pose le problème du jeu et le ramène à une sorte d'intermédiaire, à une puissance, à un symbole, à un droit, à une valeur de conversion et même à une aliénation. Il constate la nature paradigmatique du jeu et veut le jeu non comme la compensation d'un événement traumatisant (ceci entre Freud et Mélanie Klein), mais plutôt comme une construction du monde, un savoir-faire, une conscience, après Merleau-Ponty, visant un monde. Le jeu est le pont jeté entre la nature et l'esprit. Le jeu sera donc cause et conséquence d'une liberté, le lieu du surréel. "Le jeu est une certaine organisation de la conscience dans sa manière d'être face au monde..." "Le jeu n'est pas une adaptation au monde... Dans le jeu, il y a une spontanéité, un dynamisme de la récréation..." Dans le jeu, écrit-il, est une création de soi, mode d'exploration et de signification de la vie... Il est d'après Alain, une poésie de l'action. Du côté négatif, le jeu serait-il transgression d'une norme ou simplement conformisme ou refus ou refuge. A la fin l'auteur pose le jeu comme un intermédiaire. Toute cette méditation est bien utile et nous rend encore plus confus le choix d'une définition dans la Kyrielle épistémologique des avancés. A poursuivre notre enquête, nous avons à faire un face à face sérieux avec Piaget, Château, Hyizinga, Henriot, Freud, Grandjouan et avec combien d'autres qui ont ajouté à ce phénomène du jeu, phénomène universel, une définition souvent juste, parfois surprenante mais toujours utile. Le jeu selon Piaget, est désintéressé, (Baldwin dirait autotélique) spontané, une activité pour le plaisir, un manque relatif d'organisation, une libération des conflits enfin, une surmotivation. Voilà les six critères définitionnels du jeu chez Piaget. La théorie de Piaget donne au jeu une fonction biologique précise, comme répétition et expérience qui "digère mentalement les situations et les expériences nouvelles". Ses trois hypothèses majeures se ramènent à ceci: le développement intellectuel procède par succession avancée ou diminuée mais modifiée par l'expérience; le tout s'insère dans un séquentiel complet en soi (les stades) et ces stades s'appliquent également

à des types d'opérations logiques. Mais peu de choses jusqu'ici, quitte à me répéter, ne suppose ou n'explique chez Piaget un principe moteur du jeu, un moment impulsif, bien qu'il est bon de retenir dans la définition même de Piaget une part inconscientielle du jeu lorsqu'il parle à ce propos de "libération des conflits", d'une "catharsis des combinaisons ludiques". Hyizinga explique lui-même que "le jeu se produit en fonction d'autre chose", "qu'il répond à certaines fins biologiques". Nombre de récréologues (excusez ce néologisme savant) ramènent le jeu à la définition simpliste de délasserment, de récréation.

Contraria contrariis curantur. Le jeu contraire du travail... Rabelais dans son Gargantua, ch. XXIV, le rappelle: "L'enfant se délasse d'un travail intellectuel, écrit Locke dans Pensées sur l'éducation, section IV, par des exercices physiques". Platon, Aristote, Lazarus, Gutschmuths, Quéral, même Alain semblent incliner vers cette opinion. Ce dernier parle de la honte de l'enfant, dans Propos sur l'éducation: "Quand il voit que c'est l'heure de l'étude et qu'on veut encore le faire rire" (p.9). Il écrit encore: "La cloche et le sifflet marquent la fin des jeux et le rendent à un ordre plus sévère." (21) Donc détente, récréation, amusement, frivolité demeurent à mon sens des aspects extérieurs du jeu, aspects vrais, mais insignifiants quant à l'explication profonde, interne du jeu. Il faudra attendre Freud, surtout Melanie Klein, Spitz, Weiss (le sourire exprime une décharge de tension), Kaila, Bühler, Skézy ("les yeux sont comme les clefs de l'angoisse"), Stirnimann, Watson et les témoignages de combien de médecins, de gynécologues pour mieux saisir que plaisir ou déplaisir, jouissance, détente sont des états extrêmes du monde organique et qu'il faut attaquer de front l'hypothèse de l'angoisse ou du plan psychique opposé au plan organique, pour expliquer le vrai principe moteur du jeu.

Avant de procéder à l'analyse du concept de l'angoisse, de son état et de sa condition, il s'avère utile d'inventorier encore quelques définitions du jeu et de trouver (quitte à émonder à coups d'épée de Damoclès) des théories qui dans un travail de plus longue haleine trouveraient tout leur intérêt, toute leur signification, et, à la longue, une espèce d'invariant.

La théorie du surplus d'énergie de Spencer (Principe of Psychology) prévaut encore dans l'opinion publique et n'est pas, malgré tout, si grossière qu'on le croit et si éloignée de la vérité ludique. Le lieu est l'expression d'une énergie délibérante et, avance Schiller, l'origine de tout art. Bref c'est le Spieltrieb qui vient résoudre l'antagonisme entre le Sinntrieb et le Formtrieb. Le jeu est l'utilisation des compétences, écrit Groos. On reconnaît là la pensée de Darwin et de Weissman. Ainsi le jeu, pulsion en vue d'exercer les instincts, est étroitement lié à l'imitation (Vorübung). Déjà se dessine le but biologique du jeu. Fechner avait esquissé le principe de l'homéostasie, Brewer le voyait comme une méthode cathartique. Et toutes les écoles thérapeutiques lui donnent étrangement raison. L'enfant qui monte dans un arbre, le fait, stipule Scholberg (Concept of Play, Psycho.Rev. 1947), non parce qu'il veut imiter le singe, mais parce qu'il a phylogénétiquement à imiter le singe. A la théorie du Learning s'attachent les noms de Guthrie, Hull, Skinner, Tolman, Harlow, Berlyne; à celle de la Gestalt et du Champ (Pattern global du jeu) s'inscrivent ceux de Wertheimer, Koffa, Köhler, Kurt Lewin. Quot capita, tot ludus.

L'ETRE-JOUE (Alea jacta est: les jeux sont faits)

"L'existence du jeu affirme d'une façon permanente, et au sens le plus élevé, le caractère supralogique de notre situation dans le cosmos (Homo ludens, p.20, Huizinga). Le jeu, avance cet auteur, ainsi que Buytendijk et Caillois est une entité, une mystique, un esprit qui pénètre toute la vie des adultes, toute la vie sociale.

"Le jeu est le besoin de s'affirmer; l'ambition de se montrer, le meilleur; le goût du défi, du record ou simplement de la difficulté vaincue; l'attente, la poursuite de la faveur du destin; le plaisir du secret, de la feinte, du déguisement; celui d'avoir peur ou de faire peur; la recherche de la répétition, de la symétrie ou au contraire la joie d'improviser, d'inventer, de varier à l'infini les solutions; celle d'éluider un mystère, une énigme; les satisfactions procurées par tout art combinatoire; l'envie de se mesurer dans une épreuve de force, d'adresse, de rapidité, d'endurance. d'équilibre, d'ingéniosité; la mise au point de règles de

jurisprudence, le devoir de les respecter, la tentation de les tourner; enfin la griserie, l'ivresse, la nostalgie de l'extase, le désir d'une passion voluptueuse.p.21,

Sous la plume de Caillois, la fonction ludique semble vouloir réunir toutes les tendances et les prérequis des diverses écoles. Mais, à mon sens, l'angoisse naturelle, culturelle, culturelle et métaphysique qui viendrait en quelque sorte expliquer le jeu, lui donner le rôle d'exorcisme et non seulement d'exercice, lui fournir par la pulsion le principe moteur, ne me paraît pas suffisamment accentué.

On l'a vu jusqu'ici le jeu est défini en fonction surtout du phénomène, donc quelque chose vu dans sa réalité externe. Preuve la définition de Caillois, preuve la définition de Piaget (la formation du symbole chez l'enfant, p.154)

Le jeu est 1. désintéressé, 2. spontané, 3. c'est un plaisir, 4. une organisation, 5. une libération de conflits et 6. une surmotivation.

Preuve également la définition de Huizinga (Homo ludens, p.34-35, 37)

Le jeu pour la forme est 1. une action libre, 2. sentie comme fictive, 3. située hors de la vie courante, 4. capable d'absorber le joueur totalement, 5. action dérivée de tout intérêt matériel et de toute utilité, 6. accompli en un temps et dans un espace expressément circonscrits, 7. se déroule avec ordre, selon des règles données, 8. suscite des relations de groupes, 9. s'entourant de mystère, ou accentuant par le déguisement leur éloignement du monde habituel.

Preuve aussi la définition de Château qui étudie d'abord les jeux de l'enfant après trois ans et qui souffre enfin, je dirais, qui se ressent d'un pédagogisme moral. Ne parle-t-il pas quelque part de trois règles de la moralité ludique! Alain, Wallon sont

dans la ligne des pédagogues. Henriot (le jeu, PUF, Paris no 86) ramène le jeu à trois moments. Le premier c'est la magie (l'ir-réalisme) le second, la lucidité (le réalisme) et le dernier l'illusion (le surréalisme). A la question que faut-il pour jouer, l'auteur répond qu'il faut une conscience qui se définit par un jeu intrasubjectif qui rend possible une certaine situation du sujet par rapport à lui-même. Le Moi, dans une situation subjective, se détache de lui-même, se dépasse en une image de moi. Donc, Je en face du Moi. Le Je est regardant jouer Moi ou le contenu objectif de l'être que je suis, l'état de mon être tel qu'il m'apparaît. Y aura-t-il disjonction, dissymétrie entre le Je et le Moi? C'est grâce à cette disjonction que la conscience pourra maintenir cette distanciation et sera à même de tenir le difficile équilibre entre un en-deça et en un au-delà du jeu. Bref, si je m'anéantis dans le jeu, je ne joue plus, ce n'est pas du jeu. Le joueur de Dostoievsky ne joue pas. Son jeu est une passion et la passion est la mort du jeu. L'ivresse, le vertige, le saccagement, l'emportement, le désordre, la turbulence sont les formes corrompues du jeu. Exemple: les clubs de la ligue nationale, qui en plus des rixes continuelles des joueurs, paient les joueurs. Deux conditions aberrantes du jeu. En jouant on risque toujours de ne pas jouer. Il faut prendre le risque c'est dans la nature de l'être animal et humain de jouer.

Il convient donc de distinguer, avance Henriot, deux significations du verbe jouer: d'une part le jouer (ou praxis ludique) de celui qui, à certains moments de son existence joue; d'autre part le jeu intrasubjectif constitutif de la conscience de soi, jeu que l'on peut appeler, pour cette raison, "existentiel" et qui rend possible, non seulement la praxis ludique elle-même, mais toute forme d'existence consciente de soi, capable d'imaginer et de vouloir. L'être jouant du Je précède et fonde le Jouer. (p, 94)

Pascal (Pensées, ed. Brunswicg, frag. 131, p. 388) écrit que "rien n'est si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans passions, sans affaire, sans divertissement, sans explication. Il sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, son vide." "le fait de jouer, rappelle Pascal, explique une profonde inquiétude

chez L'homme. Inquiétude d'un être incapable par nature de coïncider avec lui-même et de se satisfaire de ce qu'il est". "Si l'homme joue, remarque Henriot (p.98), c'est parce qu'il y a du jeu dans l'être de l'homme". On observe chez Pascal ces deux aspects du jeu: le premier est le divertissement qui prend la forme des plaisirs et des jeux; c'est le côté superficiel: le second c'est le jeu secret d'un être angoissé et vide. L'homme doit jouer, se brûler dans l'action. Le jeu c'est du vide rempli. Par le jeu l'homme se fuit et se retrouve. Il s'enfuit.

Jean-Louis Le Scouarnec
Dépt. de Philosophie
Université de Montréal

N.B.: Phi Zéro publiera dans son prochain numéro la suite et la fin de cet article.

chez l'homme. Inquiétude d'un être incapable par nature de
 supporter avec lui-même et de se satisfaire de ce qu'il est."
 Il'up... Pascal...
 Le second...
 Donc, Je en face du Moi. Le Je est regardé par le Moi ou le con-
 scient...
 Le joueur de Dostoyevsky ne joue pas. Son jeu est une passion et
 la passion est la mort du jeu. L'ivresse, le vertige, le saccage-
 ment, l'emportement, le désordre, la turbulence sont les formes
 corrompues du jeu. Exemple: les clubs de la ligue nationale, qui
 sont...
 Deux conditions...
 de ne pas jouer. Il faut prendre le risque c'est dans la nature
 de l'être animal et humain de jouer.

Il convient donc de distinguer, avance Henriot,
 deux significations du verbe jouer: d'une part
 le jouer (ou praxis ludique) de celui qui, à
 certains moments de son existence joue; d'autre
 part le jeu intrasubjectif-constitutif de la con-
 science de soi, jeu que l'on peut appeler, pour cette
 raison, "existentiel" et qui rend possible, non seulement
 la praxis ludique elle-même, mais toute forme d'exis-
 tence consciente de soi, capable d'imaginer et de vouloir.
 L'être jouant du Je précède et fonde le Jouer. (p. 94)

Pascal (Pensées, ed. Brunswicg, frag. 131, p. 388) écrit que "rien n'est
 si insupportable à l'homme que d'être dans un plein repos, sans
 passions, sans affaire, sans divertissement, sans explication. Il
 sent alors son néant, son abandon, son insuffisance, son vide."
 fait de jouer, rappelle Pascal, explique une profonde inquiétude

Fantaisie

DES TEXTES ET DES HOMMES

1940-1975

De Descartes père à propos de René:

"Mon fils n'est bon qu'à se faire zeller en veau..."

Cf. Maxime Leroy, Descartes, le philosophe au masque;
cité par Maryse Choisy, Le Scandale de l'amour,
Aubier, 1954, pp. 188-9.

"I would prefer being the author of that Poem to
the glory of beating the French to-morrow. General
Philosophie Québécoise Sept. 1975

[Epigraphe de la page-titre] The Poetical Works of
Thomas Gray. Second ed. Boston: James French, 1853.

"Je dédie ce livre, en toute gratitude, à la
Brasserie Dow, de la National Breweries Limited,
sans qui 'Le curé de village' fut resté à jamais
vague projet d'auteur, un autre château en Espagne."

Robert Choquette,

N.B. Dans ce texte les chiffres renvoient par notes et les
lettres aux documents.

Philosophie und Pädagogik

Fantaisie

DES TEXTES ET DES HOMMES

1940-1975

De Descartes père à propos de René:

"Mon fils n'est bon qu'à se faire relier en veau..."

Cf. Maxime Leroy, Descartes, le philosophe au masque;
cité par Maryse Choisy, Le Scandale de l'amour,
Aubier, 1954, pp. 188-9.

"I would prefer being the author of that Poem to
the glory of beating the French to-morrow. General
Wolfe, The night before the capture of Quebec, Sept. 13
1759."

[Epigraphe de la page-titre] The Poetical Works of
Thomas Gray. Second ed. Boston: James French, 1853.

"Je dédie ce livre, en toute gratitude, à la
Brasserie Dow, de la National Breweries Limited,
sans qui 'Le curé de village' fut resté à jamais
vague projet d'auteur, un autre château en Espagne."

Robert Choquette.

N.B. Dans ce texte les chiffres renvoient aux notes et les
lettres aux documents.

Des philosophes québécois il y en aura toujours.¹
 Ici et ailleurs. Ici comme ailleurs. Une plongée dans ses
 propres remous. Un vertige outre mesure. Un piston dans
 tous les sens. Un ton choquant les oreilles hypocrites. Une
 torture de l'esprit dans le corps; une torture du corps dans
 le corps à corps. Un être qui ne fait pas dans le décor.
 Ils enseignent et écrivent parfois. "Ficher l'oral, apprendre
 à se passer de l'écrit" n'est qu'une autre forme d'écriture
 qui commande une autre forme de lecture. Confusion des
 genres, des styles, des formes de vie, des sites et des
 espaces. Voilà c'est fait.² Voyageons un peu entre les plats.

Dans un Québec civilisé et lucide il serait normal
 que dans les vitrines des librairies les nouveautés étalant
 leurs couvertures multicolores et tentatrices, s'ouvrent à
 nos yeux émerveillés. Elles solliciteraient le passant par
 leurs titres mystérieux ou évocateurs et éveilleraient sa
 curiosité. Auteurs célèbres ou inconnus continueraient de
 vivre côte-à-côte ou dos à dos derrière leurs prisons de verre
 ou de béton. Le gros manuel écraserait la modeste plaquette
 de poésie, la thèse érudite s'effacerait devant le roman
 québécois à la mode, la monographie d'art s'imposerait par
 ses reproductions, le livre de luxe poserait à la vedette et
 se glisserait au premier rang. Mais cette richesse, cette
 somptuosité, cette variété dissimulerait mal la grande pitié
 du livre québécois depuis les débuts de l'imprimerie ici et
 plus particulièrement depuis trente ans. Surtout elle ne
 saurait nous faire oublier la première caractéristique de la
 littérature québécoise. Nos écrivains furent et sont encore
 les commis voyageurs, et les financiers, de leurs écritures.
 Pourtant se faire lire, se faire admettre, obtenir un compte
 rendu, avoir un écho ou des écus, tout cela appartient à un
 métier qui n'a rien à voir avec la création et encore moins
 avec la philosophie. Il me semble que c'est la volonté
 seule d'écrire qui fait écrire. C'est la volonté seule de
 lire qui fait lire. Quand on a quelque chose à dire ou à
 lire. Voilà c'est dit. Réglé. Aligné. Bien entendu ou
 malentendu.

La vitrine du libraire est une expression sûre du visage secret, de l'autre image d'une ville, d'un collège, d'une université. D'accord, le livre est un objet. Mais un objet pas comme les autres. Encore moins une marchandise banale parmi d'autres, ou une pièce d'équipement parmi d'autres. Du papier différent de tout autre papier. C'est peut-être à cause de cette différence que Tranquille ici à déclaré faillite pour ne rien dire de "La joie de lire".³ M'est avis que Tranquille ne vendait pas assez d'exemplaires du Petit Larousse (éd. 1959: "peau neuve", "vivant miroir de notre langue", "approuvé par le Comité Catholique de l'Instruction publique le 26 septembre 1956" [sic]; \$6.95, 1814 pp. avec les couleurs de tous les pays sur les drapeaux...; allez-y voir.). A quand notre Boston Book Party? Relisez l'épigraphe à mon texte ici: cette valeur et ce pouvoir du livre-objet.

L'étudiant, le travailleur intellectuel, l'amateur, l'homme d'affaires, vous, moi, nous sommes tous les victimes et les premiers responsables de cette crise que continue de traverser le livre québécois, crise qui affecte malheureusement tous les secteurs de la promotion culturelle.⁴

Des voix autorisées dans le passé ont signalé ce péril pour la vie intellectuelle de la nation et le prestige du Québec dans le monde. Les causes de cette crise ne nous sont peut-être pas également connues. Essayons d'en faire un inventaire ensemble. Même si c'est un problème qui laisse quelques-uns d'entre nous indifférents. Cette indifférence est certainement une première cause. Existera-t-il toujours des professeurs qui ne lisent et relisent que leurs notes de cours et quelques livres? Certes il y aura toujours des publications et d'autres articles pour fin (faim) de promotions académiques. Est-ce pour autant la meilleure promotion de la publication? "Publier ou périr", quel slogan impensé pour une institution universitaire vouée à la recherche et à l'enseignement! A quand ici comme ailleurs une redevance annuelle de \$25 pour chaque appareil de reproduction qui permettrait à une Direction Générale du Livre de ristourner aux auteurs et éditeurs de livres scientifiques ou de petits tirages une partie des droits d'auteurs et d'éditeurs que

cette reproduction sauvage (du tout ou partie des ouvrages), en réduisant la vente à quelques exemplaires, condamne d'avance à la déroute ou à la faillite. C.Q.F.D.: il y a des lecteurs de photocopies et polycopies à la rame. Sauve qui peut. Pourquoi pas? Il y a un système qui le défend et le permet à la fois. Et à quel prix, individuel et collectif? Et la philosophie dans tout ça?⁵

Le livre est pourtant notre nourriture spirituelle française. Problème d'une actualité brûlante et dont la complexité n'est pas sans opposer parfois les intérêts particuliers à l'intérêt général. Ici comme en France. Mais n'est-ce pas un problème français avant d'être un problème québécois.⁶ Cependant ici comme là-bas, il devrait préoccuper à juste titre les auteurs, les industries et le commerce du livre; il devrait retenir l'attention vigilante du Gouvernement et des Ministères de l'Industrie et du Commerce, des Institutions Financières, des Affaires Culturelles, de l'Education, des Affaires Inter-gouvernementales, sans oublier la Société de Développement Industriel du Québec qui, en vertu du projet de loi no 46 adopté le 20 juin dernier, peut garantir les emprunts faits par les éditeurs et les libraires jusqu'à concurrence de 75 p.c. de la valeur de leurs inventaires, plus 75 p.c. de la valeur de leurs comptes à recevoir. Problème d'autant plus grave qu'il se posait déjà clairement après la guerre vers 1950. M. Gérard Tougas l'a bel et bien décrit dans sa conférence à l'U. de M. en 1964 ("Situation de la littérature canadienne-française", Conférences J. A. de Sève 1, Les Presses de l'U. de M.).⁷ Il importe donc d'essayer de déceler les causes profondes du malaise si nous voulons y porter remède et sauver le livre québécois, notre propre expression et notre image la plus autorisée ici comme à l'étranger. **Doc. A et B.**

Peut-on savoir si aujourd'hui le nombre d'éditeurs et de libraires est encore inférieur à celui enregistré avant 1950? Si le nombre de titres actuellement édités reste encore inférieur à celui enregistré avant 1950? Si le chiffre des tirages toujours très réduit a ou n'a pas ou guère

43

augmenté? Chose certaine toute une littérature reste encore dans l'obscurité et les travaux scientifiques continuent sans être édités.⁸ Les besoins de la clientèle ne sont pas couverts. Mais au fond qui est la clientèle? En attendant la réponse il y a quatre causes premières au marasme actuel: l'absence de contingentement du papier; l'impossibilité dans laquelle les éditeurs se trouvent de publier les MSS d'un très grand nombre d'auteurs (surtout si l'on pose que tout homme, québécois ou non, a droit d'écrire un livre;⁹ et la situation est plus complexe encore si, comme ici au Québec officiellement, on comprend la notion d'éditeur au sens large du terme, c'est-à-dire qu'il peut s'agir d'une personne [un auteur-éditeur], d'une librairie [la librairie de l'U. de M.], d'un éditeur au sens propre [Presses de l'U. de M. ou Editions du Jour]; v.g., en 1974 [du 1^{er} février 1974 au 31 janvier 1975] on compte au Québec 409 éditeurs dont 217 ont déposé 1 titre, 6 ont déposé plus de 50 titres [la librairie de l'U. de M. a déposé 125 titres], 17 ont déposé entre 25 et 49 titres [Presses de l'U. de M. ont déposé 36 titres]), Voir document C ; l'attention éditoriale que les éditeurs ne portent pas à leurs publications; et une diffusion inexistante.

Faut-il continuer de sacrifier toute une partie de chaque jeune génération intellectuelle au profit d'auteurs connus, établis, sinon célèbres, en favorisant ces derniers de forts tirages? Ou d'une impression continue sinon surchauffée? Faut-il refuser aux "nouveaux" de tenter leur chance? Une telle position ne pourrait qu'être préjudiciable à l'essor de la pensée québécoise et à son rajeunissement. Au moment même où l'intelligence québécoise et canadienne s'affranchiraient des chaînes ou servitudes des colonisateurs. Comme ailleurs d'ailleurs.

Que tous les "bons" manuscrits ne soient pas encore imprimés, que la production soit de valeur inégale, que l'édition ou la reproduction de certains livres ne s'impose pas cela est évident, mais n'oublions pas qu'il n'est pas nécessaire de sacrifier à l'actualité, que les goûts

de la clientèle sont variés, et que, l'éditeur, pour des motifs commerciaux, ne peut les méconnaître. Souhaitons seulement qu'ici comme ailleurs les éditeurs tiennent dans l'avenir un plus grand compte des besoins de cette clientèle. Où sont les professeurs et chercheurs au Québec qui ont reçu la visite d'un représentant d'une maison d'édition pour mettre à jour le fichier des projets sur la table ou dans les tiroirs, pour informer l'écrivain ou le chercheur des besoins du marché? Qui aidera qui à déceler les besoins, à propager l'information? Qui éveillera la curiosité de l'un et de l'autre?

Qui peut se féliciter de connaître dans la répartition actuelle du papier le pourcentage des livres dits "populaires ou populistes"? Par "populaires" nous disons: romans policiers ou d'aventures, feuilletons sentimentaux fades et niais. Certes il demeure un sens noble du terme: des livres accessibles à la masse et à bon marché, distrayants, mais de qualité. C'est pourquoi il faut saluer l'initiative heureuse et féconde des reproductions d'oeuvres, devenues introuvables, avec chaque fois, une préface contemporaine ou renouvelée. En autant qu'on met ainsi à un prix modique à la portée de tous les livres qui sont la gloire des lettres québécoises ou canadiennes! Mais qui décidera que le prix est modique? Il nous faut des livres pour tous les travailleurs, les agriculteurs, les ménagères, pour le peuple. Que la qualité de la présentation soit égale à celle de l'oeuvre, que l'on vulgarise les grandes découvertes de la science, les grands problèmes historiques, économiques et sociaux, que l'on facilite l'initiation artistique, et que, pour cette tâche, trop longtemps sacrifiée, auteurs, bibliothécaires, éducateurs étudient la psychologie des lecteurs. Mais qui s'inspire ici des expériences de la "bibliopsychologie"? Et que dire ou que faire de la littérature pour enfants et de la littérature pédagogique qui exigent toujours l'étroite collaboration de l'auteur et de l'illustrateur. Mais où sont nos illustrateurs de livre? Nous avons pourtant de bons livres illustrés avant 1940!

Mais attention, cette adaptation aux besoins n'est peut-être pas nécessaire en ce qui concerne l'édition scientifique. C'est une autre question qui intéresse également les auteurs-philosophes. A quand une réunion de spécialistes pour dresser un inventaire national (québécois ou canadien) des "lacunes", signalant les éditions et les corrections de textes, les dictionnaires, les index, les manuels, les traités de toutes disciplines, réclamés par les travailleurs intellectuels eux-mêmes, et dont la publication s'impose. Il s'agirait là d'une entreprise de très longue haleine, mais il importerait d'en établir, le plus tôt possible, les grandes lignes et l'ordre d'urgence. Afin d'en finir de façon continue et soutenue.

Il ne s'agit pas ici de prolonger une dépression. Revenons aux tirages et à ses relations avec la crise actuelle des librairies, du papier, et de la finance. Ecrire n'est plus un métier de grands Bourgeois, d'amateurs, ou de suicidaires. Les éditeurs ne doivent plus être les fossoyeurs des libraires (par ce service de vente directe). La vulnérabilité des éditeurs continuera-t-elle d'être à la mesure du crédit qu'ils attendent des banques et des programmes de subventions? Que la direction des CEGEPs, des bibliothèques, que chaque professeur mettent tout en oeuvre pour fendiller les murs de l'insécurité locale, de l'indifférence, du snobisme en s'efforçant plus particulièrement de penser, vivre et diffuser par, dans et sur la communauté locale ou régionale avec l'appui des imprimeurs, des libraires et des diffuseurs locaux ou régionaux. Que les trois familles ennemies: auteurs, éditeurs, libraires prennent conscience que leur sort est en commun, qu'ils ne peuvent plus survivre sinon dans l'union et non plus dans trois mécontentements qui s'opposent.

Qui en philosophie a pris connaissance du projet et de la loi de l'Aide à l'édition? Qui peut établir le tonnage de papier ou la consommation annuelle de l'édition? Qui peut établir le tonnage par an comparativement entre le journal et le livre? Entre le livre scolaire et le livre d'érudition? Entre l'oeuvre littéraire, scientifique,

philosophique, annuellement au Québec depuis 1950? Est-ce qu'ici la Presse n'a pas toujours été avantagée aux dépens de l'édition? Peut-on blâmer les professeurs de lire les journaux plutôt que les livres? ou d'écrire dans les journaux plutôt que de préparer des MSS? Il ne s'agit pas d'opposer l'Édition à la Presse pas plus que la radio à la télévision, pas plus que l'université ou le collègue au micro-
ton. Mais n'y aurait-il pas lieu et temps pour contingerter les feuilles de choux et les navets? Et leurs diffusions?

Nous venons de décrire une situation nationale globale et pleine de difficultés. Celle où se trouve l'édition québécoise avec ses clans, ses chapelles, ses amicales, ses solutions provisoires ou de hasard. Il est temps d'envisager un programme d'ensemble. L'établissement de ce programme supposerait une coopération étroite - mais ouverte - entre les groupes littéraires et scientifiques et les éditeurs ainsi que les diffuseurs, coopération que seul - à mon avis - le Gouvernement a le devoir urgent d'instituer,

- 1) A commencer par la question du papier
- 2) Par le prix du livre. Car la possibilité d'acheter un livre ne doit pas continuer d'être réservée aux privilégiés de la fortune ou de la culture. Le prix devra-t-il toujours être la barrière entre le lecteur et le livre?
- 3) Formation de bons libraires spécialisés préparés à leur rôle social et tenus au courant de la production intellectuelle nationale.
- 4) Concordance entre les prix des ouvrages édités à l'intérieur et importés au pays.
- 5) Concordance entre distribution interne et externe. Mais insistons, c'est du Québec que doit partir le livre québécois.
- 6) L'Introduction du livre français, édité où que ce soit, sur le marché québécois ne devrait se faire qu'en accord avec les auteurs et éditeurs en premier lieu et sous les contrôles ministériels appropriés en second lieu

- 7) C'est un devoir national pour les auteurs québécois de s'associer à la construction du pays en ne privant pas celui-ci de leur potentiel intellectuel.
- 8) 50% de l'espace réservé aux livres ou périodiques dans les grands magasins à succursales multiples et non intellectuelles (Steinberg, United Cigar, etc. allez-y voir) devrait être retenu par 50% de livres ou périodiques québécois ou canadiens.
- 9) Une action concertée pour que les premiers utilisateurs du livre (étudiants-professeurs) déduisent sur leurs rapports fiscaux toute dépense relative à l'acquisition et à la production de livres ou de contributions littéraires professionnelles.
- 10) Une Direction générale du livre devrait s'efforcer d'organiser et maintenir une promotion collective en faveur du livre.

Enfin, n'en déplaise à Jean, Paul, Claude ou Georges, je n'ai jamais écrit pour être lu à Paris, ni dans la colonie en Haute-Mauricie. Si ça se passe tant mieux, c'est que quelqu'un en aura senti le besoin pour ses besoins. Mais j'ai écrit dans Speculum, The Thomist, The Modern Schoolman, The New Scholasticism, Dialogue, Cirpho, RHAF, Critère, Relations, SEM, parce que j'y ai été invité tout comme ici dans ce numéro de Phi Zéro. Et ça ne prouve rien de toute façon. Mais les écrits restent. Il reste à ne pas avoir à en rougir. Laissons fleurir toutes les fleurs ... mais pas dans le même pot.

NOTES

- 1) J'en nomme quelques-uns: Borduas, Hertel, Gérard Petit, Gérard Robitaille, François Lapointe, Hugues Leblanc, Albert Lévesque, Jean-Jules Richard, Robert Elie, Jean Simard, Jean Tétreau, René Bergeron, W.-A.-A. Baker, Ceslas Forest, Pierre Vadeboncoeur, Jacques Lavigne, l'abbé Otis, René Girard, Ernest Gagnon ou le maître à penser de Jacques Languirand, Marie-Clarisse Laramée, Roméo Trudel, Conrad Kirouac, André Laurendeau, Ephrem Longpré, Victorin Doucet, Georges Simard, G.-H. Lévesque, L.-M. Régis, Jacques Rousseau, Arthur Saint-Pierre, Charles-Henri Beaupré, Pierre Trottier, Raoul Duguay, Jacques Brault, etc., par exemple Bériault de Saint-Maurice, Doris Lussier, etc... J.-R. Major 1926-75, Claude Gagnon, etc... Gilles Lane, Simone Plourde, René Champagne, Jean-Claude Dussault, etc.
- 2) Ce texte se veut dialogique avec celui de M. Georges Leroux dans Le Devoir du samedi 3 mai 1975, p. 16, ou dans le Bulletin de la Société de philosophie du Québec, (avec de légères modifications), vol. 1, no 3, pp. 27-33. Nous observons depuis quelques années un phénomène intéressant: celui de la multiplication de Rapports, de recherches et d'essais qui relèvent de la sociologie de la philosophie. Pour la plupart externes à la philosophie, leurs auteurs semblent vouloir justifier leur existence et leurs écritures en voulant justifier plus ou moins l'existence ou l'utilité des philosophes et de leurs productions. Pour la plupart, ces Rapports et ces essais sont des modèles de sociologie et de philosophie approximatives ou superficielles. Il me semble que M. Leroux prolonge à sa façon et sans nous le dire ou sans le savoir la ligne et le style de pensée - sur la philosophie ou à propos de la philosophie québécoise - de M. Jean Le Moyne dans son essai de Cité libre, no 19, janvier 1958, pp. 12-15.

3) Le Monde, 19 décembre 1974; 11 janvier 1975 et 19 septembre 1975. Robert Cornevin, "Pourquoi le Livre québécois s'exporte-t-il toujours si mal en France?", Le Devoir, 19 janvier 1974, p.14. Gilles Bibeau, "Une Jeunesse en danger d'écriture", Le Devoir, 9 avril 1975, p.XI. Ivanhoé Beaulieu, "Lettre ouverte à mon jeune frère, cégépien: sur le pouvoir indestructible de l'imaginaire", Le Devoir, 10 nov. 1973, p.III. Philippe Sauvageau, "Bibliothèque et politique du livre", Le Jour, 15 mai 1975, p.7 du Supplément: "Le Livre, c'est important". Le Monde, 23 mai 1975, p.20-1: "Enquête, L'Édition américaine entre l'anarchie et le sur-ordre". Le Nouvel Observateur (Spécial littéraire), no hors série, 1971: "Étranges étrangers". Jacques Thériault, "Le Métier de traducteur", Le Devoir, 23 janvier, 1975, p.14. Réginald Martel, La Presse, 18 octobre, 1975, D3.

4) M. Leroux nous suggère de "surveiller" la parution de la thèse parisienne de Pierre Bertrand (p.30). Notre collègue doit en effet en savoir quelque chose. Ne fallait-il pas le refus écrit de HMI pour pouvoir publier ailleurs avec "des fonds canadiens". C'est pas très malin à deviner pour celui qui lit et comprend l'article "porte de sortie" des directives du Conseil des Arts, section 4a. Mais à mon tour de vous suggérer de surveiller et d'analyser la gadoue (boue, pas besoin d'aller au Petit Robert ou Larousse) qui se prépare autour de la personne et de l'oeuvre de André Mathieu. Autre oublié, autre histoire. Relisant maintenant le texte de M. Leroux pour y aligner les personnes qu'il salue, il me rappelle la vieille technique française et québécoise: si le collaborateur te salue c'est que tu lui réponds! -Addendum, 15 oct., 1975- Vérification faite, le MS de Pierre Bertrand est encore à l'étude, en examen, aux Presses de l'U. de M. -Addendum, 21 oct.: Je reçois un ex. du livre de P.B. publié aux P.U.F. Félicitations et merci, P.B.-

5) A cet égard, voir le témoignage de M. Claude Panaccio dans le même Bulletin de la S.P.Q., no 3, p.35-6.

6) Je continue de croire que la tension commerciale trouvait déjà son origine progressive dans et par ce traité d'édition France-Canada-Québec qui précède à la malheureuse co-édition LeFebvre-Delagrave (Montréal-Paris) du Marie Chapdelaine de Louis Hémon comme j'ai tenté de l'établir dans un essai qui devait s'intituler selon l'amical suggestion de "La Fracture d'un livre ou la fracture d'un succès" SEM, no 2, 1975, p.3ss. Je souligne ici une fois pour toutes que ce titre a été transformé par la rédaction avec, en plus, suppressions, coupures, la même main bénie et charitable.

7) Ce beau document-conférence de Tougas a la limite imposée par le genre même. C'est donc très loin du reproche que de noter que M. Tougas ne tient compte de l'offensive française d'après-guerre - vue du contrôle, de ce dirigisme dans le marché livre français dans le monde. Quand récemment M. le ministre Poniatowski déclarait (La Presse, 5 let, CI) "que les échanges entre la France et le Québec sont déséquilibrés, la France vendant au Québec pour un milliard de francs alors que le Québec ne vend annuellement à la France que pour 200 millions de francs (50 millions de dollars)", nous nous demandions quelle pouvait bien être la part du papier, la pâte à papier, du livre, dans ce déséquilibre mondial. Qui de nos animateurs-spécialistes nous fournira l'information? Faut-il relire "L'Informatique et le public" par Gérard Dion dans Perspectives Sociales, vol. 20, no 1, 1965, p.3-9? Ou essayez-vous de retrouver ou d'inventer la réplique, la réponse, contre-partie québécoise de cette conférence du Ministre de l'Éducation Nationale, Marcel Naegel du 2 avril 1946: "Le livre français constitue à l'heure actuelle l'article d'exportation par excellence"... "C'est la France que doit partir le livre français"... "C'est tous nos efforts portent-ils actuellement sur l'exportation des pâtes à papier, de Suède principale"

8) Aux collaborateurs spéciaux de La Presse, Le Devoir, etc., aux sociologues de la philosophie, je suggère une nouvelle commandite "philosophique", un nouveau projet de "recherche subventionnée", une nouvelle

enquête, un rapport, un état/bilan, une bibliographie des projets-travaux-textes MSS non publiés, refusés (par qui, pourquoi, partout au Québec) ou simplement dans les tiroirs (ou ailleurs) des étudiants -de maîtrise et de D.Ph.- et des professeurs de philosophie depuis 1960. La publication d'un tel inventaire serait peut-être révélatrice des causes de retard dans la publication ou des raisons de non-publication et instigatrice à la fois d'un genre littéraire anciennement si propre à la philosophie, l'épistolaire. Par ce livre de non-livres, nous pourrions peut-être communiquer plus directement, économiquement, avec ceux qui pensent silencieusement et qui enseignent, généralement, ce qu'ils pensent. Voir Document D, exemple de projet avorté.

9) "Ecrire n'est plus un droit qu'on achète à l'école, mais un pur instinct. Tout homme est poète par droit de naissance, du génie plein les poches." (Joseph Delteil, La Deltheillerie, P., Grasset, 1968, p.10) Et pourquoi ne pas ajouter sans violence, doucement, à la Joseph: A mort la mortelle distinction des écrivains et du public.

10) Ecrire ne rime pas toujours nécessairement avec rire. Allez-y-voir dans Poésie et société au Québec par Axel Maugey (thèse de doctorat publiée en 1972 par les Presses de l'U. Laval dans une collection dirigée par B. Lacroix et J. Ménard), p.2, 26, 89, 90:

"..Projections libérantes énoncé par un groupe de jeunes poètes," ; "Avec la parution des manifestes Prismes d'yeux, Refus global et Projections libérantes"
"...Projections libérantes, rédigé par un groupe de poètes." ; "Des peintres, des poètes, des comédiens, des danseurs, des choréographes et des décorateurs ont signé Refus global et Projections libérantes." Que G.C. reçoive ici l'expression de mes remerciements pour m'avoir signalé ces perles qui s'ajoutent au dossier Borduas.

Qu'on ne s'y méprenne point. Ce renvoi n'a rien d'une imitation de certains critiques parisiens ou

montréalais qui se permettent de se débarrasser d'un problème avec une petite qualification restrictive, avoir pris soin de l'étudier ou d'un auteur sans avoir pris soin de le lire.

DOCUMENTS

- A) Victor Hugo, "Discours à l'Assemblée législative" 15 janvier 1850:

Un grandiose enseignement public, donné et répété par l'état, partant de l'école du village, et montant de degré en degré jusqu'au Collège de France, plus haut encore, jusqu'à l'Institut de France. Les portes de la science toutes grandes ouvertes à toutes les intelligences. Partout où il y a un champ, partout où il y a un esprit, qu'il y ait un livre.

- André Breton, Arcane 17 (à Percé en 1944):

...(le théâtre classique est pratiquement réduit à Esther et à Polyeucte qui s'offrent en hautes piles dans les librairies de Québec, le dix-huitième siècle semble ne pas avoir eu lieu, Hugo est introuvable).

- B) Il ne faut pas se méprendre. Je me sers de la formule "problème français avant d'être un problème québécois" dans son sens ouvert, objectif, reconnaissant, le laissant surgir d'un tableau statistique comparatif de certaines éditions et ré-impressions québécoises des années 1957-8. Voici donc sur la question du livre et de la lecture pour ces années certains auteurs québécois ou français publiés ou ré-imprimés au Québec avec leurs titres, leurs éditeurs, leurs paginations, prix de vente et tirage

1957

André Brochu et al., Stranges Domaines, Ed. de la Cascade, 44pp, 1000 ex.; Robert Elie, Il Suffit d'un jour, Beauchemin, 30pp, \$2.50, 2500 ex.; Maurice Gagnon, Rideau de neige, Cercle du Livre de France de Mtl., 335pp, \$2.50, 5000 ex.; Jean Pellerin, Le Diable par la queue, Cercle du Livre de F. de Mtl., 253pp, \$2.50, 3000 ex.; Gabrielle Roy, La Petite Poule d'eau, Beauchemin, \$3.00, 2000 ex.; Gilles Vignault, Emourie 58, Ed. de l'Arc, 66pp, \$1.00, 500 ex.; Card. Villeneuve, Quelques Suggestions pour prêcher la vertu de sobriété, Centre Lacordaire Can., 30pp, \$0.25, 10000 ex.

**

Alix André, On Demande un amour, (P., Tallandier), Ré-imp., Cercle du Livre Romanesque de Mtl., 222pp, \$1.00, 4000 ex.; Camille Harbo, Le bel Héritage, (P., Tallandier), Ré-imp., Cercle du L. Rom. de Mtl., 225pp, \$1.00, 4000 ex.; Léo Dartey, Et si je T'aime, (P., Tallandier), Ré-imp., Cercle du Livre Rom. de Mtl., 214 pp, \$1.00, 4000 ex.; Delly, Annonciade, (P., Tallandier), Ré-imp., Cercle du L. Rom. de Mtl., 202pp, \$1.00, 4000 ex.; Jean Descola, Les Libertadors, (P., Fayard), Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 2vol., \$3.00, 4000 ex.; Coriola, Le plus grand Amour, Ré-imp., Cercle du L. Rom. de Mtl., 224pp, \$1.00, 4000 ex.; F. Hébrad, Le Mois de septembre, (P., Fayard), Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 201pp, \$2.00, 4000 ex.; mile Henriot, Les Maîtres de la littérature française, Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 2vol., \$5.00, 10000 ex.; André Maurois, Les trois Dumas, (P., Hachette), Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 2vol., \$3.00, 8000 ex.; Saint-Ange, Le Coeur et la clef, (P., Tallandier), Ré-imp., Cercle du L. Rom. de Mtl., 227pp, \$1.00, 4000 ex.; Paul Vialar, Bélada, éditeur (P., Ed. Mondiales), Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 314pp, \$2.00, 4000 ex.; Paul Vialar, Rideau, (P., Del Ducca), Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 352pp, \$2.00, 4000 ex.; Claude Virmonne, Domaine interdit, (P., Tallandier), Ré-imp., Cercle du L. de F. de Mtl., 190pp, \$1.00, 4000 ex.

1958

Annie Achard, Les Dames de Durban, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 205pp, \$1.00, 4000 ex.; Georgette Blond, L'Amiral Togo, (P., Fayard); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 242pp, 4000 ex.; Marion Boisjoly, Rêve perdu, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom., 175pp, \$1.00, 4000 ex.; Henri Bordeaux, Mémoires secrets du Chevalier de Rosaz..., (P., Plon); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 342pp, 4000 ex.; Michel Butor, La Modification, (P., Ed. Minuit); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 267pp, \$1.00, 4000 ex.; Léo Dartey, Une Ombre de bonheur, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 224pp, \$1.00, 4000 ex.; Delly, Le Sphinx d'émeraude, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 2 vol., \$2.00, 4000 ex.; Coriolis, Aube radieuse, (P. Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 216pp, \$1.00, 4000 ex.; Violette Jean, L'Insaisissable, (P. Julliard); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 278pp,; Rachel Laude, Loin de mes yeux, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 205pp, \$1.00, 4000 ex.; Rachel Laude, Pourquoi Lui?, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 221pp, \$1.00, 4000 ex.; Claude S. Lamghy, Cet Etranger pareil à moi, (P. Laffont); Ré-imp., Le Cercle du L. de F., 302pp, \$2.00, 4000 ex.; Magali, C'est arrivé à Mexico, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 213pp, \$1.00, 4000 ex.; Magali, L'Homme que j'épousé, (P. Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 208pp, \$1.00, 4000 ex.; Magali, Romançe pour une autre, (P., La Belle Hélène); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 203pp, \$1.00, 4000 ex.; Anne Mariel, Prélude à l'orage, (P. Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 188pp, \$1.00, 4000 ex.; Jean Miroir, Pas d'Amour pour elle, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 221pp, \$1.00, 4000 ex.; Saint-Ange, Le Carosse du roi, (P. Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 209pp, \$1.00, 4000 ex.; François Ponthier, L'Homme de guerre, (P. Laffont); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 230pp, \$2.00, 4000 ex.; René Sédillot, Histoire des colonisations, (P., Fayard); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 2 vol., \$4.00, 4000 ex.; Paul Vialar, La Boutiquière, (P., Del Ducca); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 319pp, \$2.00, 4000 ex.; Paul Vialar, Pas de Temps pour mourir, (P. Del Ducca); Ré-imp., Le Cercle du L. de F. de Mtl., 254pp, \$2.00, 4000 ex.; Claude Virmonne, Bois sauvage, (P., Tallandier); Ré-imp., Le Cercle du L. Rom. de Mtl., 226pp, \$1.00, 4000 ex.; Claude Virmonne, Danger

(P., Tallandier); Ré-imp., Le cercle du L. Rom. de Mtl., 234pp, \$1.00, 4000 ex.;

...

Gérard Bessette, La Bagarre, Le Cercle du L. de F. de Mtl., 231pp, \$3.50; Venant Cauchy, Désir naturel et béatitude..., Fides, 128pp, \$2.50, 797 ex.; Robert Choquette, Elise Velder, nouv. version, Fides, 334pp, \$3.00, 4998 ex.; François Cloutier, L'Homme et son milieu, Le Cercle du L. de F. de Mtl. 234pp, \$2.00; Maurice Déry (ptre), Eléments de science nucléaire, s.é., St-Hyacinthe, 108pp, \$1.50, 2000 ex.; Albert Desroches, c.s.v., Jugement pratique et jugement spéculatif chez l'écrivain inspiré (thèse), Ottawa, Presses de l'U. d'O., 148pp, \$4.00; Léo-Paul Desrosiers, Les Engagés du Grand-Portage, Fides, 207pp, \$1,50, 10,000 ex.; Maurice Gagnon, L'Anse aux Brumes, Le Cercle du L. de F. de Mtl., 218pp, \$2.00; Ph. Garigue, Etudes sur le canada-français, 111pp, \$2.50; Jules Gobeil, Le Publicain, Le Cercle du L. de F. de Mtl., 232pp, \$3.50; Lacques Languirand, Les Grands Départs, Le Cercle du L. de F. de Mtl., 119pp, \$1.50; Claire Martin, Avec ou sans Amour, Le Cercle du L. de F. de Mtl., 186pp, \$2.00; J.-P. Pinsonneault, Le mauvais Pain, Fides, 112pp, \$2.00, 2176 ex.; Fernande Saint-Martin, La Littérature et le non-verbal, Ed. d'Orphée, 200pp, \$2.50, 500 ex.; IIIème Cahier de l'Académie G.-F., 175pp, \$3.00, 1500 ex.

Liste provisoire des ouvrages

- La tradition philosophique
- Introduction bibliographique à la philosophie
- Les présocratiques
- La philosophie ancienne
- La philosophie médiévale
- La philosophie moderne
- La philosophie américaine
- La philosophie québécoise
- Langages
- Iconologie

C) Nombre de titres par maison d'édition (1974)

La Librairie de		Ecole Polytechnique
1'Université de Montréal	125	Editions de l'Homme
McGill-Queen's		Editions Fides
University Press	76	Presses de l'Université
Editions du Jour	65	de Montréal
Presses Select Ltée	63	Editions La Presse
Editions Hurtubise HMH Ltée	58	Editions Parti-pris
Université Laval	52	Presses de l'Université Laval
Editions de l'Aurore	49	Publications Eclair
Editions Leméac	45	Boscoville Inc.
Editions Paulines	45	Centre éducatif et culturel
Editions Granger	44	Editions Ecole active
Librairie Beauchemin	43	Université du Québec-Québec

(cf. Vient de paraître, vol. 11, no 3, 1975, p. 36-37).

D) Projet: L'INTERROGATION PHILOSOPHIQUE

La maison d'édition H.M.H. projette de publier une collection philosophique, accessible aux étudiants des universités et des collèges et au public cultivé. La collection qui aurait pour titre, "L'interrogation philosophique", comporterait 25 à 30 volumes d'environ 250 pages chacun. La publication serait échelonnée sur une période de trois ans.

Il ne s'agit nullement de faire double emploi avec des ouvrages ou collections existantes (v.g. Textes Philosophiques, Initiation Philosophiques de Lacroix). La collection ne se voudrait pas non plus un manuel de philosophie en plusieurs fascicules. Tout en couvrant l'ensemble du champ philosophique, on se permettra de privilégier les thèmes considérés comme prédominants dans la pensée actuelle. Chaque volume devrait répondre à la question suivante: Où en est la problématique pour le thème concerné? Chacun des ouvrages compterait en principe, deux parties principales: premièrement, une situation d'ensemble de la question, deuxièmement, l'évocation de problèmes particuliers mis en évidence par la recherche contemporaine. Une courte bibliographie analytique suivrait et, dans certains cas, on pourrait insérer un choix de textes. Pour les études historiques, on s'en tiendrait strictement à l'état et aux orientations de la recherche pour la période considérée.

Liste provisoire des ouvrages

- La tradition philosophique
- Introduction bibliographique à la philosophie
- Les présocratiques
- La philosophie ancienne
- La philosophie médiévale
- La philosophie moderne
- La philosophie américaine
- La philosophie québécoise
- Langages
- Iconologie

- Le symbole et le mythe
- Le dialogue
- L'être et les ontologies
- L'expérience religieuse
- Religion et herméneutique
- Signification de la sexualité
- L'intention esthétique
- Les arts et les images
- L'expérience littéraire
- Situation de la logique
- Le nombre
- La temporalité
- L'objet physique
- Vie et évolution
- La lecture de l'histoire
- Sociétés et philosophie
- Morale et situation
- L'héritage moral
- Politique
- Economique

le 1er mai 1969 (Projet Dumont, Lamonde, Houde)

Roland Houde

Dépt. de Philosophie
 Université de Montréal
 le 13 sept. 1975

L'Inquiétante étrangeté

Essayons de départager et partager quelques réflexions inquiétantes sinon étrangères -en toute conscience des brèches- dérivées de "la dangereuse ambivalence lexicale de l'Umheimliche"(sic) et à la dérive dans un texte daté et "remanié", ("Le Temps hors temps de l'écriture", Brèches, no 4-5, 1975, p. 101-2).

Le texte de Freud intitulé "Das Unheimliche" fut traduit de l'allemand par Mmes Edouard Marty et Marie Bonaparte et publié dans les Essais de psychanalyse appliquée chez Gallimard dans la Coll. "Les Essais" en 1933. Il se retrouve encore facilement dans la Coll. Idées, no 243 (1971), p.163-210. Notons que son titre anglais dans le vol.XVII de The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud (London, The Hogarth Press, 1955) est: "The Uncanny".

Il serait étrangement normal ou à propos de se souvenir que l'étude de 1919 de Freud prolonge celle de son contemporain, médecin-psychologue, E. Jentsch. Cf., p.164-6 et ss. Textuel, p.175: "Sans être tout à fait convaincus de la justesse de cette opinion de Jentsch, nous la prendrons pour point de départ de nos propres recherches, car elle nous fait penser à un écrivain qui, mieux qu'aucun autre, s'entend à faire naître en nous le sentiment de l'inquiétante étrangeté". Il importe de plus de remarquer que Freud fonde sa propre recherche sur une enquête linguistique interdisciplinaire et avec l'aide d'un collègue (le docteur Th. Reik, p.166-75). C'est déjà toute une différence entre le dire et le faire, le caché et le manifeste, le propre et l'impropre, la quiétude et l'inquiétude, le retour de l'identique et du dissemblable, la vie et le texte: réapparition du refoulé, débat.

L'inquiétante étrangeté, dans la perspective freudienne, serait mieux nommée: inquiétante familiarité. Singulière révélation, Freud souligne, au cours de son enquête philologique liminaire, que ce mot allemand heimlich (p.172)... "parmi les nombreuses nuances de son sens, en possède une qui coïncide avec son contraire 'unheimlich'"; (p.173)... "notre attention est sollicitée par une observation de Schelling qui énonçait quelque chose de tout nouveau sur le contenu du concept 'Unheimlich'. Nous ne nous attendions certes pas à cela. 'Unheimlich' serait tout ce qui aurait dû rester caché, secret, mais se manifeste."

Ainsi en est-il de Brèches et du texte en question. Comparativement à Quatre Romans analytiques par Sarah Kofman, à Prénoms de personne par Hélène Cixous, à "Freud, lecteur" par Poirot-Delpech (Le Monde, 27 décembre 1974, p.9): "Il n'y a d'écriture que trouble. Il n'y a de lecture que louche."

Ainsi soient-elles, Brèches.

Roland Houde

Les poètes contemporains ont abusé de leur intelligence. Les philosophes n'ont pas abusé de la leur. Le souvenir des premiers s'éteindra. Les derniers sont classiques. (Lautréamont)

Mais si le monde est un livre, tout livre est le monde, et de cette innocente tautologie, il résulte des conséquences redoutables. (Blanchot)

P.S.: Jeffrey Mehlman, "Le mot 'Unheimlich' chez Marx", Critique, no. 333, p. 232-53.

Philosophie

La seule façon d'aborder le problème de la vérité c'est d'être libre. Etre libre, c'est être capable de la distance. Je n'ai pas défini la Vérité et je ne le ferai pas. Au fait est-elle définissable?

Ainsi il nous reste l'attitude. Pour bien philosopher il faut être capable de la vraie attitude. Quelle est cette "vraie attitude" ? C'est celle de l'interrogateur, de celui qui cherche, de celui qui aide les autres à chercher: quelqu'un qui a plus l'attitude que la réponse.

Notre société contemporaine véhicule tous les thèmes contraires à cette pensée. Elle force l'enrégimentement et avec lui cette tendance vers une pensée socialisée, commercialisée, fonctionnelle et anti-individuelle.

La Politique, prenant de plus en plus de force et de pouvoir, a divinisé le goût du contrôle et tout suspect qui s'est auto-discipliné et marginalisé risque une mise à l'écart, une guillotine intellectuelle.

Et même parmi ces soi-disant suspects, il y en a quelques-uns qui ont décroché, qui ont laissé la marge. Il est très facile de sauter de son domaine à celui du voisin sans s'en rendre compte. Ainsi ceux qui continuent de philosopher tout en ayant perdu leur honnête goût du questionnement sont-ils devenus des traîtres au sein des traîtres. Je vous donne, sur ce point, mon humble opinion.

A quoi sert-il de faire une épistémologie des sciences si l'on ne peut plus être pris par le questionnement angoissant offert par la texture scientifique actuelle ? Et si on est saisi, pourquoi ne plus en dénoncer (conscientiser) les conséquences ?

Un diplomate des idées se doit de connaître et de peser tous les pour ou contre; s'il n'est plus capable d'y voir, peut-être a-t-il perdu cette distance apte à justifier le bon questionnement ?

Bien sûr, je ne veux pas non plus imposer mon domaine comme étant le seul domaine. Cependant il ne faut plus mettre en veilleuse le charlatanisme- il ne fait

qu'étouffer la philosophie.

Qu'est-ce que mon domaine? C'est celui de la réflexion radicale. Philosophier c'est d'abord accepter la radicalité. Perdre ce goût c'est tuer le germe philosophique.

Je ne vais pas à l'encontre du perspectivisme; je demande plutôt que celui de chacun soit radical.

... et la radicalité c'est bien plus l'affirmation que la contestation.

Pierre Bellehumeur
Département de Philosophie
Université de Montréal

Qu'est-ce que la philosophie ?

Etudiante en 3^{ème}, je me crois habilitée à donner sur ce sujet mon avis que je ne conçois pas humble. Et déjà vient un élément de ma réponse. Humilité ne doit pas être de mise chez celle qui veut de la PHILOSOPHIE, car cette dernière est affirmation volontaire résultant d'une prise de conscience qui demande extériorisation pour qu'elle puisse se situer dans une collectivité d'individualité. Le terme de "collectivité" doit être ici visualisé comme un immense sac vert "Green giant"; mais l'individualité ne peut être associée aux matières qui habituellement justifient l'existence de ces "sacs verts".

Et la philosophie est à la fois chemin à faire et but à atteindre. C'est le continent éloigné et la mer traversée pour l'aborder. Le chemin à faire, la mer traversée sont les moyens qu'on utilise, le souci du "gag". Le continent éloigné, le but à atteindre sont le "gag".

Le gag doit être compris comme un étonnement perpétuel dans le rire. Et ce gag est le bonheur, est la vérité. C'est tout ce qui est bancal mais malgré tout résiste à tous les assauts de la logique et de la hargne; ce n'est pas le roseau faible qui plie mais ne rompt pas, non, mais plutôt la mouche du coche qui ne peut être chaussée. Ce n'est pas une insouciance dans l'ignorance, mais une volonté de rayer (on voit, on comprend mais on rejette volontairement les vents qui s'opposent à notre avancée).

Et l'étonnement perpétuel prend son origine dans le contact continu, dans le frottement des pensées uniques et inconciliables des individus. Ces individus ne cessent de lutter pour se préciser, pour se situer quant à leurs goûts et leurs désirs. C'est une lutte sans aucune résignation, sans aucune acceptation des obstacles que l'on doit abattre. Ces obstacles qui nous permettent de mieux définir par opposition ce qu'est notre gag.

Se faire mettre au courant d'une idée de l'être humain qui serait aliéné dans son travail et se faire répéter ensuite que sans le "muthos" il n'y a pas de tragédie. Se sensibiliser aux différents sens du "poien" pour comprendre ensuite que le $2+2=4$ est un principe de mort. C'est gag.

Parallèlement à ces préoccupations, pla-

nifier un budget, faire l'apprentissage d'une certaine sociabilité, s'intéresser à la possibilité d'avoir un gardien de but pour une équipe de hockey, démonter un réveille-matin pour réparer un rouage -et que cela fonctionne. C'est gag. S'efforcer de faire sortir de soi les couleurs, les formes, les mouvements, les sons qui nous hantent. C'est gag. Et le rire vient des étapes successives parcourues, atteintes. De savoir que cela arrive par les choix que nous faisons des difficultés à surmonter pour mieux se comprendre, pour mieux se vivre nous donne un sentiment de victoire. Mais une victoire qui dénie le droit à la défaite subie par d'autres individus du "melting pot" de se faire entendre. On ne tue pas un mal ni chez les autres, ni chez soi, on fait de plus en plus vivre un bien. Et c'est ce bien qui s'enracinant de mieux en mieux dilue l'amer et la honte.

L'amer et la honte viennent d'une comparaison entre les divers continents à atteindre.

Si certains intriguent pour obtenir des postes mieux rémunérés, ce n'est pas utiliser les moyens que l'on décrie que de les dénoncer? Cependant on ne doit pas se contenter de croire qu'on survole un étang alors qu'on s'y embourbe. Alors si on vit Philosophie et qu'on la crée, il y a implication effectuée dans un don à soi et dans un don de soi. Dans un rire qui nie le "As-tu beaucoup de travail en philo?", dans le rire qui nie l'instant pour le vivre dans l'infini.

Au Québec, la philosophie s'aperçoit dans la vie d'un département ou d'une faculté, parce que n'est-ce pas là qu'il y a très souvent étonnement et rire? Elle se promène aussi parmi ceux qui s'opposent à "Pour philosopher apprenez:

Qu'il faut d'abord la permission

Des signatures et des raisons

Un diplôme d'au moins une maison spécialisée..."

(Contumace, Félix Leclerc)

Et parfois je pense qu'il ne serait pas fou d'affirmer qu'il faudrait faire table rase de tout ce qu'on enseigne pour, sans doute, réformer ce qui est déjà dans les livres,

sophie des livres qui paraît n'être qu'un amalgame de convictions ne devrait pas limiter, restreindre la Philosophie à ne s'exprimer que dans une optique pseudo-philosophique, car le geste de l'enfant qui apprivoise son système locomoteur est aussi amour de la connaissance.

Et surtout il n'existe pas de questions qui méritent plus que d'autres que l'on s'y arrête mais seulement des réponses qui vivent.

Armelle Thébault

Département de philosophie U.M.

La philosophie d'hier

Le conte que vous pourrez lire dans les lignes qui suivent, je voudrais le dédier à mes amis(ies) du département de philosophie de l'université de Montréal, tant professeurs qu'étudiants ainsi qu'à ceux qui travaillent maintenant ailleurs. Il sera pour moi un testament, mais aussi un acte de naissance.

Les contes de nos vieux nous ont beaucoup appris, tout au moins qui ils étaient. La philosophie aurait peut-être intérêt à se manifester par le conte surtout lorsqu'elle se raconte. Peut-être le mensonge et l'hypocrisie pourraient-ils ainsi être évités?

M. Toute la nuit, l'horloge m'avait éveillé à heure fixe. C'était la première fois que je dormais à cet endroit. Comment j'y étais arrivé et qu'est-ce que j'y faisais, je ne le sais pas. J'y étais. Quatre heures venait de s'annoncer par la fenêtre de l'horloge. Tu sais, à cette heure la nuit n'est plus, le jour n'est pas encore, il fait froid. Tout est si grand et si glacé à cette heure. On a le sentiment de sa taille durant cette séquence de la journée. Tu sais, Hélène, c'est l'heure où parfois les objets que l'on est habitué à voir sans vie, s'animent soudainement.

Ce matin là juste au-dessus de ma tête j'entends deux interlocuteurs peu communs. Leurs voix portaient à peine. On aurait cru entendre deux vieillards qui à la barre du jour se lèvent en sentant qu'ils en sont peut-être à leur dernier éveil.

Je ne blague pas tu sais.

H. Mais qui étaient-ils?

M. C'étaient deux rideaux qui s'entretenaient ainsi, ou peut-être était-ce le vent dans leurs robes. Non je ne crois pas, c'était bien les rideaux eux-mêmes.

Ecoute ce qu'ils m'ont raconté, bien inconsciemment, tu peux en être certaine, car des aveux comme ils en ont fait je crois que personne n'en serait capable, sauf peut-être les mourants.

R1 Bonjour Rideau.

Quelque chose de nouveau?
Je n'ai pas l'impression que tu as pu dormir cette nuit. Il y a longtemps que c'en est ainsi?

R2 Ah oui!

Depuis fort longtemps. Tu n'étais pas encore né.

R1 Ton teint ne trompe pas, tu sais. Tu as perdu ton allure d'antan.

Je me souviens lorsque je t'ai aperçu pour la première fois. Ce que tu te pavais. On aurait dit un paon faisant la roue devant sa belle. Après la pavane venait la gaillarde. On aurait cru te voir danser pour les rois de France.

Cette grâce tu ne l'as plus mon vieux.

Le soleil à cette époque ne t'inquiétait pas. Tu lui tournais le dos et te jouais de lui. Tu n'en laissais filtrer que ce que tu voulais. Parfois il arrivait que tu te soulevais complètement pour lui donner l'impression qu'il était le roi. Ce n'était qu'une rouerie car l'instant d'après tu lui coupais toute fuite. Tu venais de lui rappeler qui de toi ou lui était le Maître.

Ce que tu étais beau, Rideau.

R2 (un tremblement dans la voix)

C'est bien vrai que j'étais beau? Dis, c'est l'impression que je te donnais?

R1 Ah oui.

C'est fini maintenant.

A cette époque, tu n'avais pas le temps de regarder par terre et même sous terre ce qui se passait. Maintenant tu le peux. Jamais tu ne voyais les gens qui te regardaient. Tout ton temps tu le passais à danser. Tous te trouvaient splendide. Tu ne l'as jamais su. Tu étais trop fier pour que quelqu'un te le dise. Tu te suffisais. Je dois t'avouer que certains hommes ont pensé que tu ne remplissais pas ta tâche. Tu jouais avec toi-même. Tu prenais mille positions, tu finissais par en oublier ta raison d'être. Certains après-midi d'été on aurait pu croire que tu passais ton temps à te regarder danser dans cette belle eau claire où toi et le soleil vous unissiez. Vous sembliez faire l'unité. Deux guerriers en proie à la lutte qui faisait d'eux des amants. Vous ne combattiez que pour vous toucher, que pour prendre plaisir de l'autre. On aurait dit une danse de l'amour. Seul l'acte a toujours manqué.

Tu as oublié, il me semble, l'essentiel. Le plaisir du miroir t'a suffi. Peut-être qu'à vous deux, vous auriez pu enfanter l'hybride que la terre et l'homme viennent de faire naître?

R2 Tu es dur avec moi. Je suis vieux. Épargne-moi un tout petit peu, s'il te plaît.

R1 Dis, tu te souviens le premier matin où Glace a tenté de s'installer entre vous deux? Soleil avait eu tellement peur de ce nouvel arrivant, qu'il avait filé quelques instants sous Nuage.

Tu sais, Nuage?

R2 Le gros jouflu qui venait jadis?

R1 Oui c'est bien lui.

Tu t'étais perdu de vue.

R2 Ah oui! Je me souviens c'était la première fois que je ressentais ce que les hommes appellent la peur.

J'y étais mais je n'y étais plus.

Cette journée-là le soleil ne revint pas de sitôt. On me décrocha quelques jours plus tard pour m'amener en voyage. Ceux qui s'occupaient de moi m'avaient trouvé un nouveau pays, disaient-ils. Je devais aller au Sous-Sol, dans un continent appelé Ville. J'allais effectuer mon premier grand voyage, car j'étais né là où j'avais jusqu'à ce jour vécu, seul maître des lieux.

Le voyage fut pénible. On me trimballa ici et là. On m'échappa. On osa même me frotter contre des murs et des planchers. Ce n'était que le début de mes souffrances. Arrivé sur les lieux on dut me soumettre au supplice de machines humaines qui devaient semble-t-il me rendre mon éclat. On aurait cru que le temps avait un effet sur moi. Je passais d'appareils en appareils. Je n'avais pas été confectionné pour eux. J'étais d'une autre époque; du temps où il n'y avait que des mains de femmes qui pouvaient vous caresser. J'étais d'une dentelle si fine qu'un rien pouvait me rompre. Au sortir de ces opérations je n'étais plus le même. On m'avait abîmé. On dut me réparer. Plusieurs tentatives furent effectuées, mais aucune ne réussit à me remettre complètement.

Les doigts des femmes n'étaient plus si miraculeux. Les soles magiques ne se trouvaient plus. Leur magie était devenue pure illusion. Seuls les aveugles et ceux qui se bouchaient les yeux pouvaient s'y laisser prendre.

J'allais être imparfait à tout jamais. Plus question de revoir le lac et de m'y admirer. C'était fini pour moi. On s'était aperçu de mes blessures. Je ne retrouverais plus jamais ma bonne forme de grand guerrier. D'armée à soldat de deuxième classe j'étais passé. Je n'étais plus qu'une particule.

C'est ainsi que tu me vois aujourd'hui. Pour mes anciens maîtres je suis encore superbe, mais l'amour leur a voilé la vue. Toi Nouveau-Rideau je ne peux rien te ca-

ou

cher. Tu es d'une texture nouvelle, d'un millier de fibres différentes. L'une peut mourir sans t'altérer. Tu vivras sûrement des siècles et peut-être plus encore.

La dentelle c'était pour les anges, mais paraît-il qu'on a tué le dernier avant-hier. Il n'y a plus que les hommes maintenant, il faudra s'y faire. Il faudra tâcher de leur être utile.

Crois-tu qu'il faille que je disparaisse?

Puis la porte s'ouvrit.

H. Bonjour Michel.

As-tu bien dormi? On est bien pour dormir ici, tu ne trouves pas? Ça y est toujours frais.

C'était toi qui entraît.

A ces quelques mots les rideaux se sont tus.

M. Voici ce qui m'est arrivé cette nuit chez toi. Si j'étais philosophe j'aurais sûrement mieux compris ce qu'ils disaient. Ils savent tant de choses...

Michel Collins
B. Sp. Philosophie
Urbanisme, U. DE M.

Depuis le temps de ce pays la béatitude est acquise pour beaucoup de nos penseurs. Enfin, certain air béat pourrait le faire croire. Mais vois-tu, Gautama n'a pas exactement les mêmes instruments de connaissance que cette énumération pourrait laisser supposer. Il fait large part à l'intuition et croit même que la

ou

Etrangetés philosophiques sur le

Devenir Québécois

"Je me souviens du temps qui vient"

"Sans en tirer plaisir ni gloire."

Gilles Vigneault

"le monde, pour moi, n'existe que
par en avant."

Teilhard de Chardin

Salut!

Ecoute, Sophie, tu me demandes ce qu'est un philosophe québécois alors que je sais à peine te dire ce qu'est la philosophie. Mais du moins je puis te dire ceci: les philosophes québécois comme tous les philosophes recherchent la béatitude comme le savait cet inconnu de l'Inde qui a écrit les sùtras du Nyaya et qui a pris le pseudonyme de Gautama. C'est un traité de logique hindoue dont la particularité n'est pas son ancienneté mais surtout certaines certitudes qu'on ne trouverait pas dans nos traités occidentaux. Pourquoi la béatitude et comment les philosophes québécois l'ont-ils cherchée?

La béatitude est acquise à ceux qui connaissent parfaitement ce qu'est la preuve, l'objet de la preuve, le doute, le motif, l'exemple, le membre (de l'assertion), le raisonnement supplétif, la décision (finale), l'objection, la contreverse, la chicane, le sophisme, la fraude, la réponse futile, et la réduction au silence. (1)

Depuis le temps de ce pays la béatitude est acquise pour beaucoup de nos penseurs. Enfin, certain air béat pourrait le faire croire. Mais vois-tu, Gautama n'a pas exactement les mêmes instruments de connaissance que cette énumération pourrait laisser supposer. Il fait large part à l'intuition et croit même que la

science est d'abord celle qui permet de détruire successivement le mal, sa naissance, l'attachement à la faute et l'erreur et qu'il y a une délivrance de l'instrument-même qui les a fait connaître. Il serait trop long, cher ange, d'entrer dans les détails et les fioritures dont ta délivrance peut se passer.

Maintenant je vais te parler de St-Thomas D'Aquin. On ne peut comprendre la philosophie québécoise et même l'inconscient collectif québécois sans essayer de pénétrer dans les sous-bassements de la métaphysique où dorment des secrets dont je livre la nudité puisque tu veux tout savoir et que de toute façon tu as su et as oublié.

Pourtant ne pense pas que les philosophes soient des scarabées qui opèrent dans les excréments.(2)

A la fin de sa vie, il tomba gravement malade et ne toucha plus à la Somme. Il délirait et aurait même déclaré au dire de son biographe que tout ce qu'il avait écrit auparavant était de la paille. Les suaves dominicains veulent voir là une marque d'humilité alors qu'il est à peu près certain que Thomas fut bouleversé par une révélation qui remis en question tout son savoir et rendit caduc le produit de tant de rationalisations.

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa sapientia austri, quae foris praedicat, in plateis dat vocem suam, in camite turbarum clamitat, in foribus portarum urbis profert verba sua dicens: Accidite ad me et illuminamini et operationes vestrae non confundentur; omnes qui concupisatis me divitiis meis adimplemini. Venite (ergo) filii, audite me, scientiam Dei docebo vos. (3)

Toi, Sophie, ce n'est pas ce latin rugueux qui te ferait croire que ce n'est pas de Thomas D'Aquin sous prétexte que le docteur angélique, même s'il a reconnu la réalité des transmutations alchimiques, n'aurait jamais commis un tel péché, une telle folie. Les robes dominicaines se retrousseraient. La légende veut que lors de son apprentissage avec Albert le Grand, Thomas se serait révolté contre les expériences de magie de son maître et aurait détruit une tête d'airain parlante. Il est impossible qu'il n'ait pas eu une connaissance approfondie de l'alchimie et le traité de l'Aurora Consurgens serait en partie une resurgence de vieilles lectures et peut-être même la réminiscence d'expériences volontairement oubliées. Les esprits terre-à-terre ont déjà haussé les épaules et le feront toujours devant des mots comme celui de l'alchimie. Ce qu'on ne comprend pas ne peut pas exister. Ils sont sans-doute thomistes de formation et ne peuvent imaginer un au-delà où la philosophie est transformée car c'est précisément l'imagination qui leur manque. Mais toi, douce Sophie, toi que je crois instruire alors que c'est ton coeur qui m'inspire, tu sais bien comment la raison se mord la queue et se mangeant s'inverse et se mue selon l'ordre plus haut de l'expérience totale.

Le fait que le style et le contenu de l'Aurora diffèrent si vivement de la manière habituelle d'écrire de St Thomas, semble, présentement comme jadis, la difficulté principale (quant à l'attribution du texte à St Thomas); mais il y a deux choses à considérer que j'aimerais répéter ici. Premièrement, l'expérience du surgissement de l'inconscient doit nécessairement prendre une forme passablement différente que celle d'un texte consciemment composé par son auteur, et par la suite il ne contiendra pas les mêmes concepts clairs et définis. (...) L'arrêt soudain de la Summa joint à ce qu'on a rapporté de son déséquilibre mental ou d'une expérience intérieure bouleversante me paraissent indiquer que l'approche de la mort rapprocha l'inconscient beaucoup plus

près que d'ordinaire (de la conscience).(4)

Il est quand même curieux qu'une pensée thomiste si éprise d'ordre et tournée vers la clarté de la raison sombra pour les uns dans une démente sénile alors que ce naufrage fut sans doute ce qui lui permit d'atteindre l'Île des Bienheureux des anciennes légendes. Durant sa vie, ses frères allèrent questionner les Albigeois et autres hérétiques. Les cathares montèrent aux bûchers et le Graal disparut sous les cendres.

...La légende du Graal, si caractéristique du début du moyen-âge. L'idée religieuse centrale de ce sujet légendaire aux multiples variantes est celle du vase sacré; elle n'a rien de chrétien, chacun le comprend; il faut en chercher l'origine ailleurs que dans les sources canoniques. Il me semble (...) que c'est un véritable élément gnostique qu'une transmission secrète protégea contre les procès d'hérésie, ou qui doit sa réapparition à une réaction inconsciente contre le christianisme officiel prépondérant. Persistance ou réapparition inconsciente, c'est en tout cas un renforcement du principe féminin dans la psychologie mâle d'alors.(5)

Vois-tu, la fin du thomisme au Québec provoqua une efflorescence poétique sans précédent et la femme fut chantée dans l'amour des mots retrouvés et du corps dénudé. C'est que le Thomisme s'accordait avec le règne de la raison et de l'ordre dont le catholicisme chantait les bienfaits. Le dogmatisme est toujours une défense contre un trouble interne et la raison permet à l'aveugle de trouver ses justifications. Ne va pas croire que nous en sommes sortis. Les fils spirituels ont changé de dogmes mais pas d'attitudes. Et de la Somme de l'un au Capital de l'autre, on continue à se réfugier dans la même unilatéralité rigide et dogmatique et c'est toujours d'ailleurs que vient la Vérité qu'on défend et qui nous protège finalement de nous-mêmes. C'est que nous, québécois, sommes des barbares.

Maintenant je vais t'ennuyer en critiquant la raison. J'essaierai de ne pas trop te faire fuir en entrelançant ce propos d'une petite envolée sur l'automne. L'autre jour, je voyais les derniers soleils étinceller sur les feuilles jaunes des ormes et quelques-unes d'entre elles tomber lentement dans ce mouvement spiralé où les entraîne le vent. Et j'ai eu cette vision que chaque feuille est une vie d'homme le temps de trois saisons pour pourrir au long hiver de la mort alors que se désagrègent sous la neige les dernières fibres de l'oubli. Existe-t-il un ciel de feuilles où sur un orme éternel verdiraient à jamais ces cloches froissées que le vent plus doux ferait chanter pour on ne sait quel soleil plus haut? Mais la raison...

"La raison s'est purifié des illusions des sens et d'une sophistique trompeuse, et la philosophie elle-même, qui nous a d'abord rendus infidèles à la nature, nous rappelle d'une voix sonore et impérieuse au sein de celle-ci. D'où vient donc que nous sommes encore et toujours des barbares?"(6).

Nous n'en sommes pas encore là en ce qui concerne la philosophie et pourtant nous sommes encore des barbares plus rudes que ceux de Shiller. Nous venons à peine de quitter une sorte de moyen-âge illusoire où l'Eglise nous avait gardés afin de perpétuer la race. La religion qui est en fait un système pour échapper au temporel par ce qu'elle a de plus profond fut pour nous cela qui permit de continuer ce qui est le temporel-même; La perpétuation de l'espèce. Paradoxe de tout un peuple qui a accepté par la force des choses et le pouvoir de quelques-uns de vivre en arrière pour continuer. Car c'est cela qui doit nous étonner et non pas le passé mais cet avenir qui germait dans la contradiction. Ce catholicisme bizarre nous porte plus haut que l'histoire et ce n'est pas ce que nous avons été qu'il a regardé sous un matérialisme intemporel mais un Devenir dont ni toi ni moi ne savons encore la fécondité. Après le moyen-âge vint la Renaissance. C'est cela qui nous arrive au Québec. Nous court-circuitons les relais historiques et parce que l'humanité en est arrivée à une renaissance qui se devra être globale nous sommes à la jonction du Devenir global. J'extravague comme dirait ta grand-mère. Toi, tu

sais que c'est le temps de le faire; qu'il n'y a présentement que peu d'alternatives autres que cette guerre mondiale qui déjà emplit le coeur de beaucoup. Oh! la raison peut trouver toutes sortes d'explications plus logiques les unes que les autres pour montrer en quoi il est nécessaire et inévitable de tuer son voisin, le bourgeois, l'impérialiste ou réciproquement le communiste ou le révolutionnaire. Des deux cotés on se prépare secrètement à une guerre préventive. Et certains voudraient bien que le Québec embarque dans la nef des fous. Est-ce qu'il est si farfelu de croire que l'accession de notre peuple à l'indépendance pourrait se faire pour plus grand que nous? Il ne s'agit pas seulement d'un nationalisme étriqué ni d'un choix politique mesquin et égoïste mais de quelque chose qui nous ferait pénétrer dans le 21e siècle de plein pied. C'est ce que Kant a rêvé comme tant de philosophes et de penseurs. Seul un gouvernement mondial fondé sur le respect de chaque peuple pourrait prendre en charge les problèmes mondiaux actuels.

Notre renaissance sera féconde si elle se fait pour le futur et non pour venger le passé. Mais aurons-nous le temps de le faire? Tu es plus pessimiste que moi sur ce point et ces intuitions qui te trompent rarement te disent désolation, souffrance et larmes. Est-ce à ce prix que le renouveau doit se faire? Cet aveuglement collectif en tout semblable à celui qui a précédé la dernière guerre, ces affrontements multipliés où l'occident blanc fournit les armes pour plus de morts; il est difficile de croire aux miracles. Cela implique un changement tellement radical de toutes les mentalités, qu'elles soient de gauche ou de droite. Cela veut dire que la technique devra être repensée sur des fondements philosophiques différents. Et que personne ne veut voir; cela veut dire un rapport neuf et vrai avec le spirituel, avec ce qui dans l'homme le différencie des amibes comme de lui-même. Je me demande si le temps d'une vie d'homme est plutôt semblable au temps qu'une feuille prend pour tomber de la branche entre ciel et terre. Si la vie n'est que ce tourbillon éphémère dans la solitude de l'air. Et si les guerres ne sont pas ces tas de feuilles mortes déjà qu'un jardinier tranquille fait brûler à l'automne et que

les pluies froides dissolvent dans l'herbe cassante et jaunie.
Et la nature qui est une recevra les cendres pour d'autres flo-
raisons. Ecoute le chant d'un libéré hindou;

Oh prodige! Oh prodige! Oh! prodige!

Moi je suis nourriture, je suis nourriture, je suis
nourriture!

Moi je suis mangeur de nourriture, je suis mangeur
de nourriture, je suis mangeur de nourriture!

Moi je suis poète, je suis poète, je suis poète!

Je suis le premier-né de l'ordre universel, avant
les dieux, dans le nombril de l'immortalité!

Celui qui me donne, celui-là m'a aidé!

Moi qui suis nourriture, je mange le mangeur de
nourriture!

J'ai surmonté tout l'univers!(7)

Tu es cela, douce Sophie, qui me fait espérer dans le présent. Si
je deviens sentimental c'est de te savoir existante comme si de
toute éternité tu avais été là pour m'appuyer. Je ne voulais pas
te parler d'amour, tu sais comment l'ombre vient si vite s'y mê-
ler et comment l'obstacle de notre corps peut devenir si tôt un
piège ou bien cette porte dont il est la clef. Dans ce pays de
l'hiver où nous habitons comme dans un ventre un foetus trop
longtemps réchauffé peut-être, il est bon de te parler et de t'en-
tendre rire et chanter comme jadis Louis Hémon le voulait de la
voix de ce pays qu'il entendait au travers d'un sermon de prêtre.

Et tant que tu n'auras compris ce "Meurs et deviens",
tu seras un hôte obscur sur la terre ténébreuse.(8).

Maintenant, c'est cela que nous devons comprendre en ce pays et
il est urgent de retrouver une philosophie du changement avant
que celui-ci ne nous entraîne de toute façon. Tu as raison de me
dire que peu d'entre nous peuvent être sensibles à de telles
réalités qui pour la majorité ne sont que folle imagination et
billevesées. En effet je ne parle pas pour ceux qui se bouchent
les oreilles avec tous ces objets où ils contemplent leur ennui
et ces miroirs déformants où ils oublient de vivre et de penser.
Nous devons mourir aux excès matérialistes dont la gangue empê-

(7) L'hindouisme, R.C. Zaehner, Desclée de Brouwer, 1974, p.63, trad.
du Taïttiriya.

che le dégagement du joyau central de notre liberté.

En face de Dieu il faut donc être des êtres libres qui puissent en toute indépendance, se décider et se donner à lui; qui librement et volontairement, puissent se charger de la mission pour laquelle Dieu les a créés; le représenter, le révéler à l'Univers et révéler l'Univers à lui-même; qui, se donnant à Dieu et abdiquant librement leur ipséité égoïste, puissent réaliser dans l'Univers réel leur propre idée (image), conçue par Dieu dans sa Sagesse éternelle; idée qui représente dans la Sagesse divine une individualité éternelle, une expression individuelle de Dieu en tant qu'il "est" et en tant qu'il est "Dieu". (9).

Tu vois qu'en allant du côté du Père on retrouve certaines de tes assertions sur un plan plus personnel. Mais comme le héros de Goethe descend vers le royaume des Mères, il est bon d'aller voir les Mères de ce pays. Ce sont elles qui ont permis notre prolongement à travers l'attachement aux mythes maternels de l'Eglise et de la langue. Humblement peut-on leur demander d'autres présents? Et toi, Sophie, leur fille aussi, pourras-tu être messagère? Et sur l'arbre du monde tu me montreras qu'avant les feuilles ce sont les fruits qui sont tombés comme des dieux pour perpétuer la beauté. Et entre les racines tu découvriras ce trésor caché dont la clef te fut remise par les Mères.

Quiconque ne se risque pas au dessus de la réalité ne conquerra jamais la vérité. (10).

Et si les Mères nous permettent d'aller plus loin que nous-mêmes dans un pays libéré, ce sera grâce à cette liberté intérieure que n'acquièrent que ceux dont elles font leurs enfants privilégiés. Lesquels privilèges ne sont pas ceux qu'on croit, tu le sais bien, mais ceux que le Désir projette vers l'inconnu, ceux-là c'est au Devenir qu'ils demandent un asile et peut-être même plus loin.

Ce qui est autre que la vertu, autre que le vice, autre que l'action accomplie et l'action demeurée inaccomplie, ce qui est autre que ce qui est advenu,

autre que ce qui n'est pas encore arrivé- cela que tu vois, proclame-le. (Kathu, 2.14)
Tel est le cri de Naciketas, celui qui rechercha la connaissance, adressé à Yama, le dieu de la mort, qui seul connaît le secret de l'immortalité. (II)

Nous ne sommes pas si loin de la philosophie québécoise et, si c'est dans le futur qu'elle se fera, déjà le présent cache sous son quotidien de quoi le faire monter comme un levain. C'est là que nous nous retrouverons, maintenant, bientôt.

Par des liens indissolubles, il (le flux du temps) attache au monde des sens l'esprit qui aspire à le dépasser quand l'abstraction entreprend de très longues pérégrinations dans le monde de l'infini, il la rappelle dans les frontières du présent. (I2)

Voilà l'hiver qui vient et puis le printemps tardif et c'est en cette saison que je te salue, très belle amie.

Adieu et à la prochaine donc.

NOTES

- (1) Traité du Nyaya, traduction de Barthélémy de St-Hilaire in Mémoire à l'académie de Paris, 1860.
- (2) Enigme alchimique de Michel Maier in L'Atalante fugitive. ed. de Médicis, trad. d'Etienne Perrot, Paris, 1968.
- (3) Aurora Consurgens, a document attributed to Thomas Aquinas on the problem of the opposites in alchemy-commentary by Marie-Louise Franz-A companion work to C.G. Jung's Mysterium Conjunctionis, Bollingen series LXXVII, Pantheon books, N-Y, 1966.
Le texte est le début de l'Aurora.
- (4) ibidem, pXI in Foreword.
- (5) Types psychologiques, C.G. Jung, Librairie de l'Université Georg et cie, S.A. Genève, 1968, p.228
- (6) Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, Shiller, Collection bilingue des clas. étrangers, ed. Mont.Paris, p.129
- (7) L'hindouisme, R.C. Zaehner, Desclée de Brouwer, 1974, p.65, trad. du Taittiriya.

- (8) Goethe in Faust.
- (9) La philosophie de Jacob Boeme, A.Koyré, Vrin, Paris, 1929, p.435.
- (10) Shiller, op.cit., p.155
- (11) Upanishada, cité par Zaehner, p.80
- (12) Shiller, op.cit., p.169

Germain Beauchamp
Etudiant de philosophie
Mtl. automne 1975.

Lettre ouverte

Etant dans l'impossibilité physique d'aller jaser quand j'ele veux avec vous. Je décide d'écrire à mon professeur. Je tiens au moins à dire à une personne du département ce que je vis en philosophie.

Peut-être faut-il me situer, car il faut toujours: Je suis le gars de Saint-Jérôme qui travaille à une grande oeuvre celle d'une Commission Scolaire et qui étudie à temps partiel, depuis 10 ans.

Ma face vous reviens, alors je pars:

A tous les mercredis, c'est la course continuelle à l'Université pour pouvoir obtenir entre chacune des courses le sentiment d'une correspondance de vie profonde, c'est à mon contact avec les philosophes que je la vit.

Quand j'arrive à l'Université je me sens dans un immense commerce qui représente tout: mode-sexe-déterminateur de valeur-de grandeur enfin. Cependant mon égoïsme reprend le dessus et je vis seul intérieurement toutes mes rencontres avec mes professeurs et profite non pas passivement de leur être mais en réaction devant eux, ça bouillonne très fort.

Dans mon contact avec les élèves, j'ai alors pris conscience que chaque personne, même la plus rusée, vivait selon des exigences, soit celle du prof' ou du cliché universitaire et c'est la chose que je me refuse à peine d'arriver à l'échec du bacc. Cet échec pour moi sera sans doute la réussite de moi-même. Ce n'est pas d'être en contradiction mais je sens au fond de moi-même que c'est là ma réelle conduite, la plus logique et la plus créatrice, même si elle est impure

(8) Goethe in Faust.
(9) La et marginale, face à une conduite décrétée comme celle de
(10) Sh l'étudiant et je parle de l'étudiant de 1975 (libre...?)
(11) Unanimité, cité par G. G. G. G. G.
(12) Shiller, op. J'ai tout simplement le goût de vous parler de moi,

c'est un besoin de dire pour m'ajuster. Sans toutes les lectures que j'ai faites, en particulier celles de Nietzsche ont été réellement mon éclatement, sa pensée a été la confirmation de cette force intérieure qui est moi. Tout ce qui bouillait en moi en secret intime, par respect naïf de l'autre c'est finalement éclairer et m'est confirmé par l'expérience de ce grand philosophe. "Ainsi parlait Zarathoustra", "Par delà le bien et le mal", etc... La puissance dont il parle je la saisis parfaitement, je la possède, elle vibre en moi. D'elle je découvre toute la fausseté de l'existence lamentable dans laquelle on vit. Je comprend toute la portée de "Tout est faux" c'est le grand vertige. C'est inexplicable cette découverte de soi-même et vouloir son dépassement- tout se dissipe tout devient vide de signification, et tu sens au fond de toi-même que tu dois découvrir le vrai et ça devient la seule vraie conduite. Tout devient en fonction de cette conduite qui se fixe et par elle suit le mouvement.

Bien des choses sont là, bien des gens, tu rêves, tu idéalises tu désires beaucoup. Intérieurement tu sais fort bien que tu as les deux pieds sur la terre et que tu ne rêves pas pourtant. Quand tu as touché à cette force intérieure de vivre intensément, toutes les surfaces disparaissent ou plutôt se dévoilent, cette force te fait rire mais ce qu'elle te fait voir t'écoeure, te donne la nausée. Tu n'a plus le goût d'entrer dans ce cercle fou et viscieux. N'importe quelle forme que prend la vie toute aussi différente les unes que les autres il en demeure que ce n'est qu'une forme. Tu t'aperçois que la vie ou ses formes te promènent dans les rangs, même sous la forme qui se veut la plus honnête prônant la liberté comme guide. Cependant je suis conscient que je dois marcher dans ses rangs pour survivre. Je ne veux pas refuser de survivre car je sais profondément que j'ai une responsabilité envers tout, que je sens très fort et j'avoue qu'elle m'effraie parfois. Je dois donner au monde q.q.c. dont je ne con-

nais pas encore la portée entière, mais je dois donner, ce n'est peut-être que moi qui doit être donné. L'équilibre dont je parle se situe entre la Vie et la survie.

En entrant, mercredi dernier à l'Université, face à la porte d'entrée, j'ai senti très fort cette responsabilité sur mes épaules elle m'a envahi, transporté, c'est extraordinaire. Mon impuissance devant elle; cette grandeur simple pourtant, me place dans l'impasse, je n'ai pas le goût de l'éliminer ni de m'étourdir, mais de m'y tremper carrément. A peine d'en être renversé, "Cul par dessus tête", au moins quand tu te relèves tu sais ce qu'est être à terre là tu sens l'urgence de l'action.

Sans ce "dois survivre" ton intensité et ta lutte te poursuivent dans chaque geste, chaque parole, chaque rencontre, tu te sens beau et vrai, mais c'est dur parfois. Je travaille essaie d'être ce que je suis le plus honnêtement possible, dans les limites où l'on me permet de l'être naturellement, or c'est de ces fausses limites que j'en recherche d'autres et je sais qu'elles n'existent pas. Je n'y vis plus rien, tout est trop facile, et je les vois les gens se compliquer tout ça, il serait si facile d'être collectif, comme ils le disent pourtant, mais irresponsables d'eux-mêmes, donc irresponsables de leurs dires. Non ils sont individuels, ils se promènent armés de la tête aux pieds, ils ont les dents prêtes à mordre si on les touche. Ce n'est que ça que je vois. Ils disent évoluer, ils régressent et moi face à cette armée, ils me qualifient de trop intellectuel, pourtant on parle de la même chose. Mais cette force intérieure que je possède, réussit à elle seule à me tenir debout devant tout ça qui ne représente plus rien pour moi, mais qu'eux justifient et valorise encore, c'est affreux cette immobilité. A un certain moment j'ai voulu exprimer nos limites afin de les défoncer, comprendre non-relativité dans la vie, enfin essayer d'aller plus loin avec les gens. Certains m'ont trouvé intéressant, impressionnant, oh! c'était vrai et beau, d'autres m'ont rejeté car pour eux l'étourdissement était plus fort. Mais j'ai bien vite réalisé

que pour les gens j'étais celui avec qui on pouvait que parler sérieusement quand on avait rien à faire, soit pour passer une soirée pas trop superficiel. Mais j'ai senti cette gêne qu'il portait avec eux, j'ai senti qu'il comprenait et que je dérangeait leur petit confort individuel. Aussitôt le circuit fermé terminé-up- on se retrouve dans la vraie vie et personne ne donne suite à sa profondeur, ils préfèrent la surface c'est moins engageant. J'ai constaté que c'était beau en paroles, mais entre la parole et l'action il y a une marge très grande. Entreprendre de vivre ce que l'on vit intérieurement oui ça demande une force, ma naïveté face aux gens, ma confiance en eux, c.d. les sentir responsables d'eux s'est évanoui. j'ai toujours cru que tous pouvait y arriver mais plus ça va je n'y crois plus, seulement certaines personnes peuvent toucher cette illusion de vivre la voir dans toute sa nudité, Voilà sans doute l'explication primaire de cette responsabilité de moi-même face à TOUT.

Par la suite j'ai détruis tout ce qui m'empêchait d'être ce que je dois être, l'éclaircissement s'est fait, tout est devenue faux jusqu'à preuve du contraire: "Moi je possède ça qui dit mieux" ça s'explique peut-être aussi banalement que ça. Mais j'ai un besoin de preuves solides de certitudes, dénudées de toute surface, elles sont parfois très laides ces preuves mais rafraîchissantes et solides, voilà un fondement pour construire.

Mes amis à qui je laissais une confiance spontanée ont perdu leur signification toutes les catégories qualifiant l'homme sont disparues, il n'existait que l'homme seul à partir de ça j'ai marché et je marche encore. J'essaie de trouver réellement l'homme dans son enveloppe, la recherche est trop facile ou trop difficile! Avec mes quelques amis, maintenant j'essaie avec eux de donner un sens à nos actions et que chacun de nous éjacule de lui-même, c'est dur très dur, car autant que moi mes amis doivent survivre, et j'ai peur que le courage manque. Par contre on ne se leurre pas avec la peur on tente de la voir en face et on la voit, on a peur, mais c'est

une peur fameuse pleine de Vie on ne veut plus l'éviter c'est elle qui possède notre énergie. On a plus besoin d'être bien lamentablement, on a le goût du risque profond de nous autres mêmes. Ce ne sont pas que des mots, je le vit intensément seul. et essaie de le faire sentir à mes amis cette aventure intérieure pleine de vraie lumière.

Quand t'a découvert ceci, la liberté la beauté, le risque, l'aventure etc... n'existent plus comme ils sont pronés, je les trouve pitoyables de s'acharner à ces formes qui oui veulent dire q.q.c. mais tellement loin de leur sens réel qu'il est peine perdu de m'acharner encore à donner leur vrai sens. Cette étincelle de la clairvoyance de la vie est sans doute réservée.

Je demeure toujours aux aguets des preuves pour détruire ma pensée, mais rien ne la détruit car j'exige d'elle simplement l'honnêteté. C'est de cette simplicité que toute grandeur entre les hommes s'est envolée. Cependant jour après jour je constate qu'elle existe et que l'homme lui-même l'alimente et je dois me battre devant elle. Que dois-je faire? Cette clarté me fait voir la vérité et solidifie mon désir de la créer, jamais je ne pourrai être passif devant elle, une flamme continuellement bouge en moi poussée par un vent de vérité, rien ne peut l'éteindre, le vent m'alimente. Quelquefois, physiquement ce vent m'étouffe et je dois admettre que cet étouffement ou de cette sensation que je récupère l'énergie pour poursuivre.

J'ai lu en fin de semaine, le "Refus Global" de Borduas (texte). Je vibre beaucoup cependant, dans cette lecture je comprend, c'est clair, mais c'est Borduas. Je ne peux demeurer passif, cette lecture encore une fois me réveille m'aide à poursuivre, c'est encore une poussée, une bourrasque de vent. Elle ne détruit pas ma pensée mais la confirme. Relevé, c'est le vide avec ces auteurs en arrière voilà la responsabilité, je dois créer, voilà une dette plume de soleil dans son échéance s'il en est une.

A l'université je n'y trouve rien, sauf mon rapport individuel avec le vrai. J'aurais le goût de laisser

tomber, m'enfermer, mais je sais fort bien que la solution n'est pas là. La société pour considérer un être, comme disant q.q.c. ou peut dire q.q.c. cet être doit avoir dans son front un papier. Cette phrase est lâche, mais c'est ça survivre. Donc survivre c'est lâche, je l'accepte bon gré mal gré, je m'en sers, c'est qu'ils ne savent pas les gens, c'est que je me sers de leurs moyens pour arriver à mes fins.

Chez nous, j'ai senti ce retrait intérieur de la vie pour essayer de la vivre le plus possible en plaçant devant elle ce que vous êtes profondément. Vous connaissez l'honnêteté de vivre et d'elle vous transmettez.

Je désire m'identifier à personne, mais je sens être capable de reconnaître ceux qui m'apportent, c'est tout, c'est au niveau de cette sensibilité que je vis, par la suite les choses sont facilement déterminables.

Ecouter un homme vrai, voilà une autre dose d'énergie fameuse. J'ai senti aux deux seules rencontres avec vous, la réelle liberté d'expression, non pas celle que tous désirent, mais celle que l'on a effectivement, dénudée d'influence appauvrissante, là je peux me permettre de qualifier mon prof. comme un maître "c'est gratuit". Je sais fort bien que ces mots n'ont aucune signification, mais par complicité on les accepte non pas garnis de fleurs mais vidés d'émotion. Là c'est vrai et beau.

C'est pourquoi m'asseoir le cul à l'Université, au bureau à regarder passer le temps et voir les gens se manier, on dirait que le perd mon temps. L'étope des constatations passives, je n'ai plus le goût d'en parler. J'ai le goût d'être seul avec la vie, c'est la seule possibilité pour qu'éclate - moi.

Que je survive de n'importe quelle façon, confortablement, à l'aise, que je mange trois fois par jour, que je m'habille pour m'habiller, on me cataloguera toujours, mais l'important c'est que je le sais -- c'est tout, ce que je sais d'autre, c'est que je n'ai pas besoin de porter à mon front ce que je veux être, mais vouloir être, devenir.

C'est sans doute plein de fautes mais c'est pas un exercice grammatical que je faisais, c'est une tentative

de parler à quelqu'un qui comprend.

Merci de m'avoir lu, c'est la seule chose que l'on peut faire écouter ou lire. Le rideau n'est pas percé, mais je le sens tellement gonflé par le vent que par sa transparence il ne résistera pas.

Au moins j'aurai dit à un professeur qui sait qu'il ne l'est pas, qu'un étudiant sait qu'il ne l'est pas.

Merci

Richard Léonard U.M.

tomber, à parler, mais je sais fort bien que la solution
n'est pas là. La société est un organisme vivant, et
pour qu'elle survive, elle doit être capable de se
transformer. C'est pourquoi je ne suis pas venu
pour donner des conseils, mais pour essayer de
vous faire réfléchir sur la possibilité de
vivre dans une société qui ne soit pas
une simple machine à produire.

la vie pour essayer de la vivre le plus possible en pla-
çant devant elle ce que vous êtes profondément. Vous con-
naîtrez l'humanité de vivre et d'elle vous transmettez.

Je désire m'identifier à personne, mais je sens
être capable de m'identifier à ceux qui m'apportent, c'est tout,
c'est au niveau de cette sensibilité que je vis, par la
suite les choses sont facilement déterminables.

Ecouter un homme vrai, voilà une autre dose d'é-
nergie humaine. J'ai senti aux deux seules rencontres avec
vous, la réelle liberté d'expression, non pas celle que tous
désirent, mais celle que l'on s'effectivement, dénuée d'in-
fluence apparente, là je peux me permettre de qualifier
non profonement un maître "c'est gratuit". Je sais fort bien
que ces mots n'ont aucune signification, mais par complicité
on les acceptent non pas garnis de fleurs mais vidés d'émo-
tion. Là c'est vrai et beau.

C'est pourquoi m'asseoir là, à l'Université, au
bureau à regarder passer le temps et voir les gens se man-
ser, on dirait que le perd mon temps. L'étape des constatations
passives, je n'ai plus le goût d'en parler. J'ai le goût d'être
seul avec la vie, c'est la seule possibilité pour qu'il
claire - moi.

Que je survive de n'importe quelle façon, confortablement, à
l'aise, que je mange trois fois par jour, que je m'habille
pour m'habiller, on ne cataloguera toujours, mais l'important
c'est que je le fais -- c'est tout, ce que je fais d'autre,
c'est que je n'ai pas besoin de porter à mon front ce que
je veux être, mais vouloir être, devenir.

C'est sans doute plein de fautes mais c'est pas
un exercice grammatical que je faisais, c'est une tentative